

LIBERTÉ

K

DE

CONSCIENCE

RESSERRÉE

DANS DES BORNES

LEGITIMES.

PREMIERE PARTIE.



LONDRES.

M. DCC. LV.





P R É F A C E.

*Incedo per largos tolerantia campos , &
per arcam intolerantia viam , equa-
liter distans ab erroribus utriusque
confinibus.*



'AI voulu essayer si les idées de la Tolérance civile en matière de religion , présentées sous une forme catholique , ne produiroient point sur les esprits un autre effet que celui qu'en ont produit jusqu'alors les mêmes idées traitées dans les principes des Protestans. Les erreurs qu'ils ont mêlées avec cette vérité , lui ont fait du tort dans l'esprit des Catholiques qui sont venus à la méconnoître , & qui , pour me servir de l'expression d'un de nos beaux esprits , l'ont traitée ainsi que nos juges traitent un honnête homme qui se trouve engagé par accident dans une troupe de coquins.

a ij

On

P R E F A C E.

On reproche à l'Eglise Romaine d'avoir fait un dogme de l'Intolérance civile en matiere de religion , & de persécuter les hérétiques par principe de conscience. Mais cette opinion, quelque vogue qu'elle ait parmi ceux qui la composent , lui est aussi étrangere , que l'opinion du Probabilisme l'étoit pour elle , dans le tems même que ce monstre de la morale voyoit flotter sous ses étendarts presque tous les docteurs de l'école. Un sentiment, quelque répandu qu'il soit , n'est érigé en dogme que du moment qu'il a été défini par l'Eglise & proposé comme tel sous peine d'anathême. Or nous ne voyons point que l'Eglise Romaine ait inséré dans ses Canons l'affreux dogme de l'intolérance qui gêne les consciences , usurpe un droit réservé à la divinité , & ne lui donne pour adorateurs que d'infames hypocrites.

Je suis surpris qu'aucun Catholique jusqu'ici n'ait conçu le dessein de venger son église d'une erreur que lui imputent avec quelque couleur de vraisem-

P R E F A C E.

vraisemblance les Protestans , & qui en prennent occasion de la décrier comme une église barbare & inhumaine , qui le fer en main veut convertir les mortels. Je me croirois bien récompensé de mon travail , si je pouvois par cet écrit les détromper d'une persuasion qui nous est si injurieuse & qui les éloigne si fort de nous. Les voyes de contrainte qu'on emploie pour les ramener , produisent un effet tout contraire. Elles ferment leur esprit à toutes les raisons qu'on peut leur alléguer ; & il ne leur paroît pas possible qu'une église , qui porte dans la conversion de ceux qu'elle appelle hérétiques tant de vigueur & de cruauté , puisse être cette Eglise que J. C. est venu établir sur la terre. Les persécutions dont retentit la France , & qu'un zèle insensé y allume contre les Réformés , ont élevé entr'eux & nous un mur de division que la seule liberté de conscience pourroit abattre.

Si quelque chose eût été capable de

a iij dessiller

P R E F A C E.

deffiler les yeux du Clergé de France, c'étoit sans doute le *Commentaire Philosophique* de Bayle. Je ne connois aucun ouvrage, où les droits de la conscience soient mieux établis. L'auteur y a déployé ce que la raison a de plus fort, de plus persuasif & de plus insinuant. Il a prévenu toutes les difficultés qu'on pouvoit lui faire; & ce qu'il n'est pas possible de lui contester, il a pulvérisé les deux lettres de S. Augustin, sur lesquelles le Clergé de France a prétendu appuyer l'apologie des persécutions que son zèle suscite dans ce beau royaume contre la religion Protestante. A quoi tient-il donc qu'un ouvrage si fortement raisonné n'ait produit tout l'effet qu'on s'en étoit promis? Est-ce le cas de dire avec l'illustre auteur de *l'esprit des loix* que, *quand il s'agit de prouver des choses si claires, on est sûr de ne pas convaincre?*

J'aime mieux croire que les erreurs que ce Philosophe sceptique a semées avec profusion dans son *Commentaire*,
re,

P R E F A C E.

re, ont beaucoup nui à la bonté, de la cause qu'il soutenoit ; sans compter les invectives sanglantes, qu'une fureur brutale & forcée arrache de sa plume contre l'Eglise Romaine & la sacrée majesté de nos Rois, dans cette Philippique mordante, connue sous ce titre : *la France toute Catholique sous le regne de Louis le Grand*. On a haï la vérité dans un homme, qui dans le même tems qu'il la défendoit d'un côté avec toute la force du raisonnement, la détruisoit de l'autre par des sophismes subtils & captieux. Car enfin, cette tolérance que Bayle prêche, à quoi aboutit-elle, si ce n'est à nous précipiter dans l'abyme affreux de l'indifférence des religions ? Cette erreur si grossière a tellement frappé les esprits, qu'elle ne leur a pas permis de faire attention à la vérité que ce philosophe sceptique a si subtilement entrelacée avec elle. On n'a vu dans Bayle, partisan de la Tolérance, qu'un ennemi déclaré du christianisme.

P R E F A C E

tianisme. Les Protestans eux-mêmes, Saurin & Jurieu, ont aiguisé leur plume contre lui, pour venger la vérité qu'il outrageoit si indignement; mais s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, ils ont été battus par ce philosophe, qui connoissoit bien mieux que ses adversaires la trempe des armes dont il s'est servi pour les combattre. Il n'a eu besoin, pour les terrasser, que de leur opposer les propres principes de la Réforme, dont la constitution est telle, qu'elle favorise, contre ses propres intentions, le dogme monstrueux de l'indifférence des religions.

A Dieu ne plaise que je range parmi les ennemis du Christianisme ceux qui l'ont si bien défendu par des écrits pleins de force & de dignité. On doit cette justice aux Protestans, qu'on a vû sortir de leurs plumes fécondes un grand nombre de très-bons ouvrages, pour prouver la révélation & la providence du grand être, & que leurs doctes commentaires ont porté la lumière

P R E F A C E.

miere dans les endroits les plus obscurs de l'écriture.

Pour donner une juste notion de la tolérance civile en matiere de religion, & la resserrer dans des bornes légitimes, j'ai été obligé de combattre la tolérance ecclésiastique, qu'on croit assez communément être une suite nécessaire de la premiere. C'est une erreur de s'imaginer qu'il y ait entre ces deux tolérances une liaison intime. Elles ne sont point tellement unies, qu'on ne puisse, & même qu'on ne doive les séparer, lorsqu'on veut conserver l'esprit du christianisme, & ne point troubler les états. Autant que la tolérance civile est juste & raisonnable, autant la tolérance ecclésiastique est-elle pernicieuse & destructive de la religion chrétienne. C'est pour n'avoir pas fait cette réflexion, qu'on est tombé de part & d'autre dans des excès également funestes à la religion & à la société.

Les Partisans de la tolérance civile, le sont faussement persuadés qu'elle

le

P R E F A C E.

le étoit liée nécessairement avec la tolérance ecclésiastique. De la tolérance ecclésiastique à l'indifférence des religions il n'y a qu'un pas à faire, que la plupart des Tolérans ont franchi. Ils se sont précipités dans cet abyme, en croyant ne suivre que les principes, où conduit naturellement la tolérance ecclésiastique. Ceux au contraire, qui se sont attachés à l'intolérance ecclésiastique, se sont imaginés, par une erreur toute semblable, qu'elle ne pouvoit se maintenir sans l'intolérance civile. Ils ont, en conséquence, armé le magistrat contre les hérétiques. Les uns & les autres ont fourni aux impies, sans le vouloir, des armes contre la religion. Les premiers, en sauvant tous ceux qui se disent dans l'erreur de bonne foi, supposé qu'ils y soient, leur ont appris à ne pas gêner leur créance & à se débarrasser des mystères qui les incommodent. Les autres ont prévenu les esprits contre leur religion, en la leur montrant les armés

P R E F A C E.

mes à la main, & toute souillée du sang des victimes qu'elle immole à ses sentimens vrais ou faux.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner de quel côté se trouvent les plus grands abus. Il suffit qu'il y en ait de part & d'autre, pour qu'on doive travailler fortement à les prévenir, ou à en arrêter le cours. Les premiers, par une tolérance mal entendue, réduisent à presque rien le Christianisme, ou plutôt, ils le détruisent; & les seconds, par une intolérance aussi peu raisonnable, en inspirent de l'horreur à ceux qui n'y sont pas encore bien affermis, ou qui voudroient l'embrasser. On donne aux premiers le nom de *Tolérans*; & de ceux-là, on en trouve un très-grand nombre dans l'Eglise Protestante: les seconds s'appellent *Intolérans*; & ceux-là fourmillent en grand nombre dans l'Eglise Romaine. On diroit que la tolérance est plus propre aux Protestans, & que l'intolérance convient mieux aux Romains.

Le

P R E F A C E.

Le but que je me propose dans cet ouvrage, c'est de faire voir que l'intolérance ecclésiastique entre nécessairement dans la constitution de la religion chrétienne, que c'est en cela que consiste sa perfection, & ce qui la caractérise principalement. Ici j'aurai à combattre cette foule de *Tolérans* qui livrent indignement le Christianisme à ses plus cruels ennemis. Mais on se tromperoit fort, si l'on s'imaginait que cette intolérance ecclésiastique dût entraîner après elle l'intolérance civile. Donnons-nous bien de garde de les réunir. Il est aussi expressément ordonné à la société civile d'être tolérante en matière de religion, qu'il l'est à la société religieuse d'être sur ce point intolérante. L'union de la tolérance civile avec l'intolérance ecclésiastique, peut seule maintenir ces deux sociétés & les faire concourir au bonheur de l'homme pour qui elles sont établies.

Je n'ignore pas que la question que
je

P R E F A C E.

je traite est extrêmement délicate & épineuse , parce qu'ils s'agit de fixer les limites qui séparent les deux puissances , la spirituelle & la civile. En me déclarant pour la tolérance civile , je paroîtrai aux *Intolérans* n'avoir pas assez à cœur les intérêts de la religion ; & en défendant l'intolérance ecclésiastique , les *Tolérans* me reprocheront d'avoir mis des bornes trop étroites à la liberté de conscience. J'aurai à essuyer les difficultés des deux partis ; difficultés , comme l'on fait , extrêmement fortes , & par lesquelles ils se poussent mutuellement à bout les uns & les autres. Mais , pour peu qu'ils veuillent se dépouiller de leurs préjugés , & me rendre justice , ils seront forcés de convenir , qu'en marchant au milieu d'eux , c'est-à-dire , entre la tolérance trop étendue des uns & l'intolérance trop rigide des autres , j'ai rendu vaines toutes ces objections par lesquelles ils s'écrasent tour à tour.

Je

P R E F A C E.

Je divise ce traité en trois sections, dans la première desquelles je traite de l'intolérance ecclésiastique, dans la seconde de la tolérance civile, & dans la troisième de l'injustice des persécutions excitées par le zèle amer des Ecclésiastiques contre le Calvinisme.



TABLE

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

De la premiere Partie.

- I. *Que la Religion chrétienne est par sa nature insolérante.* Pag. 1
- II. *Quelle est l'étendue de l'Intolérance ecclésiastique, & ce qu'en pensent les Eglises Romaine & Réformée.* 13
- III. *Combien les Protestans ont été embarrassés à fixer les limites où doit s'arrêter la Tolérance ecclésiastique.* 20
- IV. *Que la Clarté de la révélation est un moyen très-peu propre pour décider l'importante question des articles fondamentaux.* 25
- V. *Que l'importance des Vérités a le même défaut que la clarté de leur révélation, pour fixer les articles fondamentaux.* 34

VI. *Que*

TABLE DES CHAPITRES.

- VI. *Que les Principes de la Réforme l'obligent à tolérer toute sorte d'erreurs.* 56
- VII. *Que la tolérance des erreurs une fois admise ne connoît plus de limites, & qu'il faut nécessairement l'étendre au delà des bornes du Christianisme.* 86
- VIII. *Que l'autorité infallible est la seule digne qu'on puisse opposer au torrent de l'indifférence des religions.* . . . 95
- IX. *Réponse à quelques difficultés proposées contre l'infailibilité.* . . . 103
- X. *Conséquences qui résultent nécessairement du système de l'Intolérance exposé dans les chapitres précédents.* 129

Fin de la Table.



DE



DE
L'INTOLÉRANCE
CHRETIENNE.

*Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du vems ne seront consumés.*

VOLT. MAT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Que la Religion chretienne est par sa nature
Intolérante.*

L'INTOLÉRANCE que le
Christianisme porte sur son front
& qui fait un de ses caracteres
les plus marqués, est précisément
ce qui révolte contre lui les esprits forts.
De là leurs emportemens contre cette re-
ligion,

2 DE L'INTOLERANCE

ligion, qu'ils peignent du crayon le plus noir, en la représentant comme funeste aux Etats qui l'ont reçue dans leur sein, & qu'elle embrase très-souvent du feu des guerres civiles. Les Histoires modernes, où elles sont gravées avec un burin immortel, pour servir d'exemple à la postérité de ce que peut l'abus de la religion poussée au delà de ses bornes, ne forment malheureusement que trop les objections qu'ils en tirent contre sa vérité. Ils ne sauroient se persuader qu'une religion, qui se vante d'une origine divine, porte par-tout le désordre, le trouble & la confusion. Peu s'en faut même que dans les accès de leur mauvaise humeur, ils ne regrettent les tems où le paganisme infectoit l'univers, & qu'ils ne préfèrent ses Dieux tolérans au Dieu persécuteur que les Chrétiens adorent. » Ce » paganisme, nous dit un des plus beaux » esprits de notre siècle, couvrit la terre » de ténèbres, mais il ne l'arrosa gueres » que du sang des animaux; & si quelque- » fois chez les Juifs & chez les payens on » dévoua des victimes humaines, ces dé- » vouemens, tout horribles qu'ils étoient, » ne causèrent point de guerres civiles. « Dans le paganisme, tolérant de sa nature, la concorde unissoit ceux que les religions divisoient; mais dans le Christianisme, toutes les sectes qui le composent, sont
aux



CHRETIENNE.

aux prises les unes contre les autres. Ce que la morale peut avoir de bon est plus que balancé par cet esprit d'intolérance, qui le rend infociable, & qui traînant sur ses pas la fureur & la discorde, allume partout le feu des guerres de religion; guerres d'autant plus cruelles & plus animées, que la cause en est sacrée.

Le paganisme, j'en conviens, étoit tolérant; mais les Deïstes sont dans une erreur extrême, s'ils jugent de la tolérance par les idées modernes qu'on se forme de la tolérance, qui réunit les esprits, respecte les droits de la conscience, & permet à tous d'exercer librement leur religion. Cette tolérance, qu'ils ont en vue & dont ils exaltent avec raison la sagesse, n'a point été connue des payens. Tant de Chrétiens moissonnés par le fer pendant près de trois cens ans, ne prouvent que trop combien peu ils étoient tolérans. Leur tolérance consistoit seulement à souffrir des religions différentes de celle qui étoit établie par les loix & qui étoit regardée comme la religion nationale. Mais s'il s'agissoit de religions, qui comme le Judaïsme & le Christianisme, lui fussent opposées, & qui fussent incompatibles avec elle, c'est alors qu'ils se montroient très-intolérans.

Cette intolérance, dont on ne peut nier les heureuses influences par rapport à la

DE L'INTOLERANCE

société, avoit sa source dans la fausseté & dans les absurdités du paganisme. On peut consulter sur cela l'excellent traité de la *divinité de la mission de Moïse* de M. Warburton. Cet Auteur également profond dans ses recherches sur l'antiquité & solide dans les raisonnemens dont il les accompagne, nous fait envisager le paganisme comme un assemblage monstrueux de plusieurs religions distinctes, toutes fondées sur de prétendues révélations également distinctes & particulières, qui ne réclamant pas la même origine, n'étoient point établies par conséquent sur leur mutuelle destruction. Ce grand nombre de révélations provenoit nécessairement de cette multitude de Divinités écloses du cerveau des Poètes, & l'ouvrage des passions humaines. Comme leurs intérêts étoient séparés, & qu'elles n'avoient rien à démêler les unes avec les autres, elles avoient, chacune en propre, un culte, des oracles, des révélations. Tous y pouvoient prendre part, selon qu'ils le jugeoient à propos; de manière pourtant qu'il ne leur étoit pas permis de se soustraire à la religion nationale, & qu'il falloit que le magistrat fut instruit des cultes nouveaux & étrangers, auxquels les particuliers s'affectionnoient. Tout cela a été doctement expliqué par l'auteur anglois que je viens de citer.

C H R E T I E N N E .

Le magistrat , dont les vues se tournoient uniquement vers l'utilité publique , à laquelle il sacrifioit la vérité , fomentoit , autant qu'il étoit en son pouvoir , les religions particulières , parce qu'elles étoient favorables à la religion de l'Etat. Cette religion en effet , étoit par elle même trop absurde , trop imparfaite , pour plaire longtemps à ceux qui n'en auroient point eu d'autre. Il étoit donc nécessaire , pour conserver la chaleur & la vivacité des impressions religieuses , & pour ranimer la superstition languissante , qu'il s'introduisît dans l'Etat de nouvelles religions , des cultes étrangers , pourvû qu'on ne donnât aucune atteinte à la religion nationale , qu'il étoit de l'intérêt de conserver & de faire fleurir dans un tems où l'on n'avoit rien de meilleur , la véritable religion n'ayant point encore percé des traits de sa lumière les ténèbres de l'idolâtrie. Il ne pouvoit naître que de très-bons effets de cette tolérance de religions , qui , pour être différentes entr'elles , n'étoient pas pour cela opposées. Un Dieu ne détruisoit pas un autre Dieu , ni une révélation n'en détruisoit pas une autre. La religion des payens n'étoit point dogmatique. Elle ne consistoit que dans la morale , dans des fêtes & dans des cérémonies ; routes choses qui

6 DE L'INTOLERANCE

n'obligent point les hommes à se couper la gorge les uns aux autres.

Cette sociabilité de religions, qui couloit de la nature du paganisme, & qui n'avoit d'autre principe ni d'autre fondement que les absurdités de ces mêmes religions, ne peut naturellement convenir à la religion Chrétienne, qui est fondée sur une révélation véritable & appuyée sur une théologie dogmatique. Toute religion différente d'elle lui est par cela même opposée. Sa vérité suppose nécessairement la fausseté des autres. Elle iroit contre sa propre fin, si elle s'incorporoit avec quelque religion que ce fut. De là cette sainte & inflexible incompatibilité qu'elle a toujours montrée pour toutes les autres religions. Fière de son origine & chargée du sacré dépôt des vérités que Dieu lui a confiées, elle n'a cessé de témoigner une horreur invincible pour tout autre culte que le sien. Lorsqu'elle s'annonça dans le monde, les payens, fortement imbus du préjugé de la communication mutuelle des religions, & accoutumés à des révélations nouvelles, la reçurent d'abord avec plaisir. Ils jugèrent du Dieu des Chrétiens par leurs divinités locales & tutélaires. Ils crurent en conséquence que les Chrétiens consentiroient volontiers que leur Dieu leur fût associé.

CH R E T I E N N E. 7

associé. La nouveauté & plus encore la beauté de la religion Chrétienne, la firent recevoir avec avidité à des esprits qui ne pouvoient se rassasier de superstitions. Tibere, instruit par des rapports fidèles de toutes les merveilles dont J. C. avoit étonné la Palestine, proposa au Sénat de grossir de son nom la liste des dieux de Rome; & si le Sénat rejetta la proposition, ce ne fut, comme le remarque Tertullien, que parce qu'il n'en étoit pas l'auteur. Pour lui, il demeura dans son opinion, & menaça de grosses peines les accusateurs des Chrétiens. Un autre Empereur romain plaça dans son cabinet, l'image de J. C. parmi celles des divinités de l'empire.

Le tems fit connoître l'esprit de cette religion. On ne fut pas long-tems à s'apercevoir que, comme la Judaïque, elle soutenoit qu'elle étoit la seule véritable. Ses prétentions, qui n'alloient pas moins qu'à renverser le paganisme, la lui rendirent odieuse. Tout le mépris & l'indignation qu'on avoit eus pour les Juifs aussi intolérans que les Chrétiens, tombèrent sur ces derniers. L'Empire crut sa dignité blessée, s'il consentoit à quitter la religion, sous les auspices de laquelle il avoit été fondé, pour adopter une religion nouvelle, qui, outre les maximes austères de sa morale, avoit encore contr'elle le défaut de n'être

8 DE L'INTOLERANCE

point illustrée par les grandeurs, & sur qui réjaillissoit l'obscurité de ceux qui la prêchoient. Les Romains, & sur-tout parmi eux les Philosophes & les Savans, étoient piqués de voir que des gens sans naissance, sans lettres, sans aucune culture d'esprit, se donnassent les airs d'une sagesse plus sublime que celle du reste du monde, & que sous ce prétexte ils refusassent toute communication avec les autres, comme n'étant point aussi purs qu'eux. C'est le reproche que Celse faisoit aux Juifs, & que les Chrétiens ne méritoient pas moins qu'eux, par leur tendre attachement à une religion qui leur interdisoit sévèrement toute communication religieuse avec les payens. De là cette haine envenimée qui domine si fort dans les relations partiales que les historiens romains firent des chrétiens. De là ces persécutions violentes, qui éclatèrent contr'eux dans tout l'Empire, & dont le feu ne s'éteignit, que lorsque la croix eut été placée sur le diadème des Empereurs.

On peut juger par-là de l'injustice des esprits forts dans les éloges qu'ils prodiguent à perte de vue à la tolérance des payens. Cette tolérance tant vantée par eux, & qu'ils relèvent avec une espèce de complaisance, persécuta à toute ouurance l'intolérance rigide que le Christianisme commande à ses sectateurs. Les Chrétiens, l'objet

C H R E T I E N N E .

l'objet de leur haine , tout inflexibles qu'ils étoient dans leurs sentimens , ne persécutoient pas les payens , mais en étoient cruellement persécutés. Ils ne savoient qu'obéir aux ordres inhumains , que la tolérance payenne donnoit contre l'intolérance chrétienne , & tendre la gorge au fer homicide qui les immoloit. Et dans quel tems encore ! Lors-même qu'ils pouvoient par leur nombre se faire craindre à l'Empire autant du moins que les Parthes & les Marcomans. Leur religion , malgré cet esprit d'intolérance qui en fait l'ame , ne leur permettoit à l'égard de leurs persécuteurs qu'une ferme résistance pour ne pas suivre leurs rites superstitieux. Elle leur ordonnoit d'être fidèles à leur Dieu & à leur Prince , & ils étoient l'un & l'autre.

» Quand Julien leur disoit , offre de l'en-
 » cens aux idoles , ils le refusoient : quand
 » il leur disoit , marche , combats , ils
 » obéissoient sans hésiter. Ils distinguoient
 » le Roi éternel du Roi temporel , & de-
 » meuroient assujettis au Roi temporel pour
 » l'amour du Roi éternel : parce que , lors-
 » que les impies deviennent Rois , c'est
 » Dieu qui le fait ainsi pour exercer son
 » peuple , de sorte qu'on ne peut pas ne
 » pas rendre à cette puissance l'honneur
 » qui lui est dû. *S. Aug.*

On ne sauroit blâmer dans la religion

76 DE L'INTOLERANCE

chrétienne cette intolérance qu'elle a toujours opposée au paganisme, sans faire tomber le reproche de fanatisme sur les martyrs qui l'ont scellée de leur sang. Elle seule a fait dans l'esprit des payens tout le crime des Chrétiens. Elle seule leur a attiré toutes les persécutions auxquelles ils ont été en butte jusqu'au tems où leur patience lassée la cruauté de leurs persécuteurs. Comme elle attaquait le principe fondamental de la religion payenne, je veux dire, la communication mutuelle de toutes les religions, il n'est pas surprenant, qu'elle ait excité contre elle le zèle des meilleurs Empereurs. L'éternité de l'Empire leur paroissoit liée à celle de la religion qui étoit née avec lui. La politique leur faisoit envisager dans cette obstination inflexible, que le Christianisme inspiroit aux siens, je ne sais quoi de sombre qui paroissoit cacher une haine envenimée contre ceux qui n'étoient pas de leur religion. Voilà pourquoi leur bras s'armoit contre les Chrétiens & que le fer étoit tendu sur leurs têtes. Ils vouloient arrêter les progrès d'une religion qui s'élevoit insensiblement sur les ruines de la religion nationale. Il étoit réservé aux déistes de nos jours de les soupçonner de crimes odieux & de trames secrètes contre l'Empire, sous prétexte qu'ils ont été persécutés par les Trajans, les Antonins.

CH R E T I E N N E. 17

tonins. Le seul nom de Chrétiens excite leur courroux ; ils voudroient , s'il étoit possible , l'anéantir de dessus la terre , pour n'avoir plus à redouter les cris importuns d'une conscience qui leur montre dans le Dieu des Chrétiens un vengeur inexorable ; ils prennent volontiers contre eux le parti d'un Julien l'Apostat ; & quoiqu'il soit constant qu'ils ont été soumis & dociles sous le règne de cet Empereur , ils n'en pensent pas moins avec lui , qu'ils n'ont épargné aucun moyen , ni laissé échapper aucune occasion d'exciter des révoltes , & que leurs chefs , furieux des bornes qu'on avoit mises à leurs pouvoirs , ont fomenté en eux l'esprit de sédition.

Pline le jeune leur rend ce témoignage , que , dans la recherche qu'il avoit faite de leurs crimes , il n'avoit trouvé en eux qu'un grand attachement à leur religion , & qu'une obstination inflexible à refuser toute communication avec le paganisme ; convenant d'ailleurs de la pureté de leurs mœurs & de leur soumission parfaite aux ordres des Empereurs. C'étoit - là le seul crime , dont on chargeoit les Chrétiens & qu'on punissoit en eux. Leur humeur incompatible & leur caractère insociable en matière de religion , passoient pour être l'effet d'une haine & d'une aversion orgueilleuse pour tout le genre hu-

12 DE L'INTOLERANCE

main. *On ne convainquit point*, dit Tacite, *les Chrétiens d'incendie, mais de haine contre le genre humain.* Malheureusement pour eux, les payens, faute d'avoir approfondi l'esprit de leur religion, n'envisagerent point cette inflexibilité sur le pied d'une erreur, ils l'envisagerent comme un vice. Ils crurent qu'ils avoient tout à craindre de gens, que la prévention leur peignoit des couleurs les plus noires, & qu'elle leur faisoit regarder comme des ennemis dangereux. D'un autre côté, la pureté de leurs mœurs qu'ils ne pouvoient se dissimuler, étoit pour eux une énigme qu'ils ne pouvoient expliquer. Pour avoir droit de les punir, ils leur supposèrent des crimes qu'ils alloient ensevelir dans leurs assemblées secrètes. De là ces soupçons injurieux, qu'ils adoroient une tête d'âne, qu'ils seméloient indifféremment dans leurs assemblées, qu'à la faveur de l'obscurité, ils contentoient leur brutale passion, qu'ils baignoient leurs mains dans le sang d'un enfant, & que sur ce sang versé par eux, ils s'engageoient à commettre toutes sortes de crimes.

Les Chrétiens convaincus, que c'étoit renoncer à leur religion que de l'associer à celle des payens, refuserent constamment de le faire. Ils ne pouvoient en conscience adorer des dieux de plâtre. Leur religion les réprouvoit & en démonstroît le néant & la

CHRETIENNE. 13

la frivolité. C'eut été blesser Dieu dans l'endroit le plus sensible & le plus délicat, que de placer à côté de lui sur le même autel des dieux qui n'étoient que de vains fantômes que la superstition avoit réalisés. Ils avoient été assez & trop long-tems la crainte & la terreur de l'univers, pour que le tems ne fut pas encore arrivé de les en rendre le jouet & le mépris. Trembler devant ces simulachres vains, & brûler en leur honneur un encens sacrilège, n'étoit pas un bon moyen, pour déromper l'aveugle univers & pour arracher le bandeau de la superstition. Loin donc de communiquer avec les payens, l'amour de la vérité les pressoit de travailler à écraser la superstition qui les caprivoit sous un joug de fer que tant de siècles n'avoient encore pu briser.

CHAPITRE II.

Quelle est l'étendue de l'intolérance Ecclésiastique, & ce qu'en pensent les Eglises Romaine & réformée.

LE Christianisme propose de croire à des misteres, dont la hauteur étonne si fort les esprits incapables d'en porter tout le

14 DE L'INTOLERANCE

le poids, qu'il n'est point surprenant que dès sa naissance même il ne se soit divisé en plusieurs sectes qui s'anathématisent mutuellement. Sans faire l'énumération de toutes les sectes orientales qui ont rompu avec l'Eglise d'occident, nous ne donnerons ici notre attention qu'aux seules Eglises romaine & réformée, qui figurent avec honneur dans l'univers. On ne peut-être plus opposé qu'elles le sont sur l'article de l'intolérance ecclésiastique. Il s'agit de savoir laquelle de ces deux églises exprime plus parfaitement dans sa conduite l'esprit du Christianisme, ou de la première par son intolérance rigide, ou de la seconde par son intolérance mitigée.

L'Eglise romaine ne met aucunes bornes à son intolérance en fait de sentimens. Elle affecte avec toutes les sociétés chrétiennes, qui se sont séparées d'elle, la même rigueur que le Christianisme conserva avec le paganisme, avec qui il ne voulut jamais avoir aucune communication. Sa haine pour toutes les erreurs, de quelque nature qu'elles soient, est inflexible. Rien n'a jamais été capable de l'adoucir de ce côté-là, & par-tout où elle a aperçu quelques traces d'erreurs, elle y a aussitôt lancé le feu de son tonnerre. C'est de son tribunal qu'est parti la foudre, dont sont encore fumans, après tant de siècles,

les

CH R E T I E N N E. 15

les Ariens , les Macédoniens , les Nestoriens , les Eutychéens , les Monothélites , les Manichéens , les Pelagiens , les Novariens , les Montanistes , les Donatistes & tant d'autres hérétiques , que le tems a précipités dans l'oubli , & qui ne subsistent plus que dans les écrits qui en parlent. Elle s'est rallumée dans les derniers tems contre les Albigeois , les Vaudois , les Bohémiens , les Wiclefites , les Hussites , & notamment contre les Luthériens & les Calvinistes. Jalouse de transmettre dans toute sa pureté le sacré dépôt des vérités révélées , elle ne sauroit souffrir qu'on y donne la plus légère atteinte. Toute erreur , dès-là qu'elle heurte audacieusement soit l'écriture , soit la tradition apostolique , qui sont les deux sources de sa créance , devient pour elle fondamentale. Elle regarde la foi comme une fleur délicate , dont le moindre souffle d'erreur ternit tout l'éclat.

Cette roideur inflexible de sentimens , qui fait , à proprement parler son caractère , la rend odieuse à toutes les autres sectes chrétiennes. Quoique divisées de sentimens , elles consentent à se réunir , du moins à se tolérer. Elles se liguent contre Rome ainsi que contre leur ennemi commun. Elles sacrifient leurs haines à l'amour de la vengeance , & unissent leurs forces.

16 DE L'INTOLERANCE

forces contre une Eglise qui prétend les asservir. Cette intolérance, dont elle se pare, a sa source dans l'infailibilité, qu'elle fait profession de soutenir comme un de ses points fondamentaux. Elle croiroit y renoncer, si, après avoir prononcé sur quelque point de Doctrine, elle se montreroit indulgente envers ceux qui seroient rebelles à sa décision. Dès-là qu'on la suppose infailible, la même autorité qui nous oblige de la croire sur les Dogmes, tels que ceux de la trinité & de l'incarnation, nous impose un respect égal sur tout autre Dogme; parce que toute vérité, encore qu'elle nous paroisse peu importante relativement à d'autres, mérite pourtant nos hommages, toutes les fois que Dieu nous la propose par le canal d'une église, que nous croyons dirigée constamment par le souffle de son esprit. Se soumettre à cette église sur certains articles, & secouer son joug sur d'autres, ne pourroit être que l'effet d'une foi bizarre & capricieuse. Si l'église est l'organe de la divinité, les décisions, qui en émanent, quelles qu'elles soient, doivent, par une conséquence nécessaire, emporter notre consentement. On seroit donc mal fondé à faire un crime à l'église romaine de son humeur intolérante, à moins qu'il ne fût bien décidé que cette infailibilité, dont elle se glorifie, n'est qu'un

C H R E T I E N N E. 17

qu'un droit chimérique. Les Protestans eux-mêmes conviennent de ce principe. C'est pourquoi on leur voit dresser toutes leurs batteries contre le dogme de l'infailibilité, qui, supposé qu'il soit bien établi, porte le dernier coup à la Réforme.

Mais autant que l'intolérance convient à l'Eglise romaine, qui la fonde sur cette infailibilité qu'elle s'arroe, autant révolteroit-elle dans l'Eglise réformée, qui ne pousse pas si loin ses prétentions, convenant volontiers qu'elle est très-faillible. Aussi voyons-nous que cette Eglise est plus molle, plus flexible, plus tolérante, puisqu'elle admet avec ses enfans à une même communion ceux qui ne pensent pas en tout comme elle, & qu'elle n'en exclut que ceux qui renverseroient les fondemens de sa religion. Le principe une fois admis, que les erreurs sont l'apanage de l'humanité, on doit avoir une indulgence tolérante les uns pour les autres. Car il peut très-bien arriver que nous soyons dans l'erreur, tandis que la vérité brille aux yeux des autres. Ce qui est vrai de particulier à particulier, l'est aussi d'Eglise à Eglise, lorsque pour premier article de foi elles proposent leur faillibilité. Ainsi l'Eglise Calviniste ne peut être assurée qu'elle prêche plutôt dans toute sa pureté la parole de Dieu, que l'Eglise Luthérienne. Elle ne peut

18 DE L'INTOLERANCE

peut avoir sur cela qu'une présomption, que toute autre église pourra revendiquer avec autant de droit. Avec de pareils sentimens on devroit être tolérant ; car rien ne dispose tant à l'être, que de savoir qu'on peut se tromper.

Ce qui a le plus contribué à nourrir dans la Réforme cet esprit de douceur, de support & de tolérance, c'est la multitude des sectes, dont elle se vit inondée dès son origine. On fait que les innovations de Luther attirèrent celles de Zuingle & de Calvin ; & celles-ci en enfanterent d'autres, comme celles des Anabaptistes, des Arminiens, des Quakers, &c. Après avoir une fois rompu le frein qui retenoit les esprits, & les avoir fait jouir du charme décevant qui accompagne naturellement la liberté, la Réforme n'eût fait que les éloigner d'elle, si elle eût entrepris de leur donner de nouveaux fers. C'est ce qu'on fut fort bien objecter aux Luthériens, qui étoient la tige de la réforme, & qui désespérant de ramener par la prétendue évidence des écritures ceux qui la divisoient dans sa naissance, voulurent en venir à l'autorité, & faire plier sous elle les nouveaux Sacramentaires. Ce qui avoit été permis à Luther, pourquoi ne l'auroit-il pas été à Zuingle, à Calvin, &c ? Cette tyrannie, que Luther vouloit exercer dans

C H R E T I E N N E. 19

les matiers de Doctrine , s'apportoit par les fondemens la Réforme , dont la liberté & l'affranchissement de tout joug humain étoit l'ame. N'étoit-il pas plaisant de voir ce chef de la Réforme , qui par lui-même n'avoit aucune autorité , exiger impérieusement qu'on l'en crût sur sa parole , lui , qui n'en avoit voulu croire ni le Pape , ni les Evêques , contre qui il s'étoit fièrement révolté ? Si l'autorité étoit un joug nécessaire aux esprits , encore valloit-il mieux subir celui de l'église romaine , que celui d'un particulier tel que Luther. Aussi le laissa-t-on gronder tant qu'il voulut ; & la Réforme , sans aucun égard pour ce nouveau Pape , jouit amplement du droit d'innover à l'exemple de son chef. Pour enchaîner tant d'esprits émus & ébranlés par les disputes que sa séparation de Rome avoit excitées , elle se vit forcée de tolérer dans sa communion des hommes dont les sentimens étoient différents des siens. Sans cette tolérance plus politique que religieuse , les divisions , qui marchent à sa suite , l'auroient étouffée dans son berceau.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Combien les Protestans ont été embarrassés à fixer les limites, où doit s'arrêter la Tolérance Ecclésiastique.

LA Tolérance en matiere de religion, laquelle naît de la constitution de la Réforme, doit avoir nécessairement des bornes ; autrement elle dégénéreroit en une indifférence monstrueuse qui dès-lors renverseroit le Christianisme, qu'elle est venue, dit-elle, épurer de toutes les superstitions que l'église romaine y avoit introduites. Les Protestans furent assez embarrassés à marquer ces bornes que la tolérance ne doit jamais franchir. Pour se tirer d'un si mauvais pas, où la suite des événemens les engagea, (on peut bien assurer qu'au commencement de la Réforme [on ne pensoit pas qu'on en viendrait-là] ils imaginerent je ne sais qu'elle distinction, entre des articles fondamentaux & non fondamentaux, aussi inconnue à l'antiquité que l'est la célèbre distinction du Fait & du Droit inventée par Arnaud, pour colorer d'un air de soumission une véritable révolte contre les décrets de l'église. Ce n'étoit pas assez de le dire, s'ils ne fixoient

fixoient encore d'une maniere claire & précise ces fondemens, qu'on ne peut ébranler, sans détruire la religion même, & avec lesquels on peut être sauvé, dans quelques erreurs qu'on tombe d'ailleurs.

Cette question, de l'aven même des Protestans, est une des plus délicates & des plus épineuses de la théologie. Mais ce qu'il y a de terrible ici, c'est que la discussion exacte en est de la dernière nécessité pour le commun des fidèles. Ce n'étoit pas assez pour leur ignorante incapacité d'avoir à se former eux-mêmes leur foi sur les écritures, si on ne leur imposoit encore le pénible soin de distinguer les erreurs que Dieu tolere d'avec celles qu'il punit impitoyablement. Les Ministres ont voulu leur en fermer l'entrée, parce qu'ils sentent très-bien que c'est les engager dans un labyrinthe tortueux semé de mille routes, où les plus habiles s'égarent. Assurément ils ne consultent point en cela l'écriture, qui interdit aux simples comme aux savans toute communication avec les hérétiques. La loi qui leur défend de communiquer avec ceux dont la société pourroit leur être contagieuse, leur ordonne en même tems de connoître ceux qui sont infectés du venin de l'hérésie. Ils sont obligés de distinguer ceux, pour qui la charité leur fait un devoir de la tolérance,

de

22 DE L'INTOLERANCE

de ceux pour qui le zèle de la vérité leur commande d'avoir de l'intolérance. En un mot, il faut qu'ils sachent, pourquoi, par exemple, ils doivent tolérer les Luthériens & non les Sociniens; pourquoi le Dogme de l'ubiquité Luthérienne, qui tend à confondre dans J. C. ses deux natures, n'est pas une hérésie aussi fondamentale que celle qui nie la divinité de ce même J. C. Si les ministres eux-mêmes succombent sous le poids de la difficulté, lorsqu'on les presse de donner une liste bien exacte des articles fondamentaux; combien les simples doivent-ils être plus embarrassés, lorsqu'on les jette sur cette question qui fait le supplice de leurs savans! C'est-là l'endroit foible de la Réforme; & les Catholiques, qui l'ont attaquée de ce côté-là, ont toujours été triomphans. Ses écrivains même les plus renommés ont beau faire, la fierté qu'ils affectent avec les Catholiques, qui les pressent sur la fixation des articles fondamentaux, trahit & décele leur foiblesse. Leur embarras se peint visiblement dans tous les endroits où ils sont obligés d'en parler. C'est un écueil où tous sont venus se briser.

C'est un principe dans la Réforme, qu'on doit regarder comme freres, infirmes à la vérité dans la foi, ceux qui n'en renversent pas les fondemens. Mais d'abord, sur
quoi

CH R E T I E N N E. 23

quoi cette décision , de laquelle dépend
 la discipline des églises protestantes , est-
 elle appuyée ? Ce n'est pas certainement
 sur l'écriture , qu'elles regardent pourtant
 comme l'unique règle de leur foi. Dieu
 y a sans doute marqué les vérités qu'il lui
 a plu de nous révéler ; mais il ne nous y
 nomme en aucun endroit celles où l'on
 peut impunément errer. Que devient donc
 le reproche qu'elles font à l'église romai-
 ne , de se fabriquer des articles de foi ,
 qu'elle ne se donne pas seulement la pei-
 ne de colorer de l'apparence de vérités
 enseignées dans les Ecritures ? En voici un
 bien marqué que cette distinction des Ar-
 ticles fondamentaux , qu'elles tirent d'ail-
 leurs que de ce livre divin.

Mais ne pressons point ici les Protestans ,
 sur ce qu'ils dementent leurs propres prin-
 cipes , en nous obligeant à recevoir com-
 me article de foi ce qu'on leur défie hau-
 tement de prouver par l'écriture. Ils en
 ont bien d'autres , tel , par ex. que celui
 de l'autenticité des livres sacrés , qui n'ont
 point leur source dans cette unique règle
 de leur foi. Accordons leur , puisqu'ils le
 veulent , que la distinction des articles fon-
 damentaux , sur qui repose tout l'édifice
 de la Réforme , est une chose très - bien
 fondée , quoiqu'il soit visible , qu'ils n'en
 ont d'autre preuve que la nécessité de se
 défendre

24 DE L'INTOLERANCE

défendre contre les Catholiques. Ils n'ont encore rien fait , s'ils n'assignent des marques certaines , auxquelles se reconnoissent les vérités fondamentales. Autant qu'il m'a été possible d'analiser leurs ouvrages , ils tendent , ce me semble , à supposer qu'un article est fondamental , lorsqu'il est clairement révélé dans les écritures , & que d'ailleurs il renferme une vérité importante. Faire dépendre les fondemens de la foi de la réunion de ces deux points , c'est , comme l'on voit , délier un noeud difficile par un autre qui devient lui-même plus indissoluble que le premier. Car ce n'est pas une chose aisée que de s'assurer. 1°. Quelles sont les vérités clairement révélées ; 2°. quelles sont les vérités importantes , dont Dieu exige absolument la créance pour être sauvé , tandis que sa facile bonté pardonne les erreurs où l'on peut tomber par rapport à d'autres. Or c'est sur quoi les Protestans sentent combien il leur est difficile de répondre d'une manière plausible aux objections des Catholiques.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Que la clarté de la révélation est un moyen très-peu propre pour décider l'importante question des articles fondamentaux.

S'Il n'y a de vérités fondamentales, que celles qui sont clairement exprimées dans l'écriture, il faudra rayer de ce nombre tous les mystères, que dis-je, toute la partie dogmatique de la Bible. Car sur tout cela il y a beaucoup d'obscurité, témoin les différentes sectes qui ont pris occasion de quelque dogme pour faire un Schisme dans l'église. Par-là, les vérités fondamentales, en qui réside le Christianisme, se trouveront concentrées dans la partie morale & dans la partie historique des livres divins. Je ne vois d'unanimité parfaite, de concert de sentimens entre les Chrétiens, que sur ces deux chefs. Encore faut-il en excepter quelques points de morale, tels que sont l'usure & l'indissolubilité du mariage, où je vois les Protestans & les Catholiques divisés.

Je fais bien qu'un Protestant me répondra, qu'il n'y a rien de plus clair dans l'écriture que les articles qui composent son

B symbole;

26 DE L'INTOLÉRANCE

symbole ; mais si cela est ainsi , pourquoi les Luthériens & les Arminiens ne l'admettent-ils pas dans toute son étendue ? Pourquoi ceux de la Communion romaine le rejettent-ils avec une espèce d'horreur dans tous les points où ils pensent différemment ? Pourquoi enfin ne trouve-t'il aucune créance dans l'esprit des sectes orientales ? Il est en effet surprenant , que des vérités si claires & si lumineuses pour les plus simples d'entre les Protestans , demeurent voilées pour tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être de leur communion. Je me défie d'une clarté , qui n'affecte qu'un petit nombre de personnes , & qui ne sauroit percer les ténèbres , où tout le reste du monde est plongé.

Les erreurs qui couvrent la terre , direz-vous , ont leur source dans les préjugés de l'esprit , dans la forte préoccupation dont on se remplit naturellement contre les dogmes de toute autre communion , dans une fausse honte qui retient les personnes dans leurs premiers sentimens , dans un ridicule orgueil qui ne veut rien devoir aux lumières des autres , & qui seroit bien fâché de voir par des yeux étrangers une vérité qu'il n'a pu appercevoir par les siens ; enfin dans un certain pli que l'ame prend aussi facilement du côté des opinions que du côté des affections qui deviennent pour elle une seconde nature.

A la bonne heure, que toutes ces choses soient capables de former un voile épais qui dérobe au Luthérien, au Remontrant, au Catholique, &c. tant de vérités qui frappent par leur éclat les yeux des Protestans les plus ignorans. Mais ils seroient de bonnes gens, s'ils s'imaginoient que leurs aduersaires ne rejeteront pas sur eux-mêmes le reproche dont ils les accablent. Par quel privilège seroient-ils entre les mortels les seuls que les préjugés, ces rois du vulgaire, respecteroient, & dont les yeux ne seroient point fascinés par les fausses couleurs du mensonge? Sont-ce donc des Dieux que ces Protestans, de qui l'erreur & tout ce qui la produit, n'osent approcher? Non, je ne croirai point qu'il leur soit donné de voir la vérité pure, là où j'ai le malheur de ne voir que les préventions de mon esprit & les erreurs de ma secte. Et pourquoi leur donneroie-je sur moi cet avantage de mieux interpréter les écritures que je ne puis le faire? Pourquoi céderois-je à leur autorité, tandis que ma façon de penser me rend impénétrable à toute la force de leurs raisonnemens? Ils m'ont trop bien appris à résister à toute autorité humaine en fait de religion, pour que je plie ma fiere raison à la leur.

Le Protestant, qui croit de bonne foi que rien n'est plus clair dans l'écriture que

28 DE L'INTOLERANCE

les opinions de sa secte , ne les y voit à coup sûr , que parce qu'il a été préparé à les y voir , tant par ses Catéchismes que par ceux qui en ont imbu son credule esprit.

» Plus j'y pense , nous dit le subtil auteur
 » des *avis sur le tableau du Socinianisme* ,
 » plus je me persuade que les préjugés ti-
 » rés des Catéchismes plutôt qu'une con-
 » noissance puisée dans la parole de Dieu ,
 » sont aujourd'hui presque l'unique fon-
 » dement de la foi des peuples. « Quel
 est en effet le Protestant qui , s'il est sin-
 cere , n'avoue qu'il n'est renvoyé à l'écriture , pour y puiser sa foi , qu'après qu'on lui a bandé les yeux ? On lui met un voile sur la tête & après cela on lui ordonne de lire la Bible. Le moyen qu'il n'y trouve pas tous les préjugés de sa secte , & qu'il ne fasse pas quadrer tout ce qu'il y lit avec les articles fondamentaux qu'il est obligé de croire ! Tandis qu'il ne pense suivre que ses propres sentimens , il est entraîné par ceux de ses maîtres , pour lesquels il se trouve par une suite de son éducation prévenu d'une sorte d'estime : & ce qui paroîtroit surprenant , n'étoit la bizarrerie de l'esprit humain , c'est par leur autorité qu'il croit qu'il ne faut point croire à l'autorité.

Si sa foi étoit raisonnée , comme on pretend le lui persuader ; (car de lui-même il ne le fait pas) si elle étoit l'effet d'une conviction

conviction intime, produite par un examen critique de l'authenticité de la Bible, & par une discussion exacte du texte approfondi; je voudrois bien savoir pourquoi il n'arrive jamais qu'un Lutherien devienne Calviniste, ni qu'un Calviniste devienne Lutherien. Qu'un homme naisse dans une secte quelle qu'elle soit, je suis bien sûr qu'entraîné par le torrent de ceux de son parti, il n'aura jamais d'autres sentimens que les leurs, & que ses idées seront jettées au même moule, où ses peres avant lui avoient jetté les leurs. Le balancement alternatif des eaux de la mer produit par la présence de la lune n'est pas plus uniforme dans la nature, que ne l'est dans chaque homme la croyance des dogmes de la secte dans laquelle il est né. Celui qui a commencé à marcher sous les étendarts de Luther, ne se rangera jamais sous ceux de Calvin. Leur cerveau a été frappé dans leur enfance d'une maniere différente; en voilà assez pour assurer que le Lutherien & le Calviniste ne s'accorderont jamais sur le sens des écritures, où ils sont divisés. Un homme n'est pas plutôt d'une secte, que tous les sentimens qui lui sont propres, entrent dans son esprit sans resistance & sans effort, & en ferment l'entrée à tout autre qui voudroit les y déplacer. L'habit seul qu'on endosse, qui le croiroit ! fait

30 DE L'INTOLERANCE

dans les esprits une révolution merveilleuse. L'habit de S. Dominique fait des Thomistes de tous ceux qui le revêtent, celui de S. François des Scotistes, celui de S. Ignace des Molinistes. Un Thomiste sous les habits d'un Jesuite seroit un prodige dans le monde scholastique. Il est plus rare, qu'on ne le croit communément, de penser d'après soi dans les choses mêmes où l'on se persuade qu'on fait le plus d'usage de sa raison.

Rien ne prouve mieux combien la foible raison des hommes est dépendante de l'autorité, que cette folle persuasion dont on est imbu dans la réforme, que l'écriture est claire, & qu'il n'y a personne pour occuper ou ignorant qu'il soit, qui n'y puisse trouver les vérités nécessaires, en considérant par lui-même attentivement les passages & les conférant avec soin les uns avec les autres. Le peuple croit que la chose est ainsi, parce qu'on le lui dit; & quoique le sentiment de son incapacité reclame contre la fiere présomption qu'on lui inspire, sous le voile de cette clarté prétendue, qui est empreinte dans les écritures, il n'en est pas moins persuadé qu'il est né juge en matiere de religion. Rien ne lui paroît plus évident que les interprétations qui lui sont suggérées par ses ministres, & il ignore combien il leur en coûte pour les défendre

défendre contre les attaques vigoureuses des autres sectes.

Les écritures, qui contiennent les articles de notre foi, offrent en même-tems les raisons par lesquelles on les attaque. Ce sont des arsenaux communs. Là nous voyons les Chrétiens & les Juifs s'armer contre les Deïstes, & les Deïstes s'armer à leur tour contre les uns & les autres. Ceux-ci ne les ont pas plutôt terrassés, qu'ils se mettent aux prises les uns contre les autres; & Dieu fait quels terribles coups ils se portent. Les Juifs, qui ne sont pas de force, sont à peine défaits, que les Chrétiens tournent contre eux-mêmes les armes dont ils s'étoient si bien servis contre leurs ennemis. On voit les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes, fondre tous ensemble sur les Sociniens, venger contre leurs téméraires attaques l'auguste vérité de nos mystères, & les Sociniens faire tête à tous; les Luthériens & les Calvinistes se liguer contre les Catholiques, & les Catholiques les combattre les uns par les autres; enfin toutes les sectes du Christianisme se liguer contre Rome qui les a chassées de son sein, & Rome seule tenir contre la multitude des sectes.

Dans ce conflit d'opinions, quel homme sera assez téméraire pour se rendre juge des coups, & pour tenir la balance entre

32 DE L'INTOLERANCE

tant de combattans ? Ce téméraire , c'est tout particulier nourri & élevé dans les principes de la Réforme. C'est par le principe d'une religion , qui ne prêche que l'humilité , qu'il est obligé de croire qu'il a assez de capacité , lui dont les lumieres sont par-tout ailleurs si bornées , pour prononcer sur les grands démêlés qui partagent le Christianisme en tant de sectes opposées. C'est à cet excès d'orgueil & de presumption que conduit cette liberté de penser , dont la Réforme a flatté des esprits imbécilles & stupides ; & je ne vois pas que jusqu'ici elle les ait lavés de cette tache , qui leur a été si fortement reprochée par les Bossuets & les Nicoles.

Mylord Bolingbroke , dont l'esprit fier & indépendant avoit brisé les entraves où le peuple met sa raison , a reconnu dans sa cinquième lettre sur l'histoire l'insuffisance de l'écriture pour se décider en matiere de foi. Voici ses propres termes. » Les écrivains
 » de la religion romaine , ont entrepris de
 » prouver que la Sainte Ecriture est à plu-
 » sieurs égards insuffisante pour être la
 » seule Pierre de touche de l'Orthodoxie ;
 » j'apprehende même qu'ils ne l'ayent dé-
 » montré. Ils comptent que depuis la
 » première Prédication de la foi jusqu'à
 » ce jour , l'expérience a montré abondam-
 » ment avec combien de facilité & de suc-
 » cès

» cès les opinions les plus oposées , les
 » plus extravagantes & même les plus im-
 » pies , & les dogmes les plus contradic-
 » toires peuvent être fondés sur le même
 » Texte , & défendus d'une manière plau-
 » sible par la même autorité. Les écrivains
 » de la religion reformée ont dressé leurs
 » batteries contre la tradition ; & la plus
 » grande difficulté qu'ils aient eu à sur-
 » monter dans cette entreprise , c'est de
 » mirer & de pointer leur canon si bien ,
 » qu'ils ne renversent pas avec la même
 » batterie les traditions qu'ils ont admises
 » & celles qu'ils rejettent. «

A ce raisonnement , auquel l'expérience
 de tous les siècles donne tant de force ,
 que peuvent répondre les Protestans ? S'ils
 continuent à dire que l'écriture est claire ,
 quoiqu'ils sachent très-bien eux-mêmes le
 contraire , c'est qu'ils ont intérêt de le per-
 suader aux peuples , qu'ils amusent avec
 cette idée ; & qui sans cela leur échappe-
 roient bientôt , pour se rejeter entre les
 bras de l'autorité , à laquelle ils les ont
 imprudemment arrachés.



CHAPITRE V.

*Que l'importance des vérités a le même défaut
que la clarté de leur révélation , pour fixer
les articles fondamentaux.*

SI l'expérience de tous les siècles , qui nous montre les Chrétiens partagés en différentes sectes , à l'occasion des mystères , que les uns adoptent du même air que les autres les rejettent , est une preuve suffisante de la difficulté qu'il y a à fixer par soi-même le sens des écritures , elle ne l'est pas moins de ce qu'il en coûte pour déterminer , entre les vérités révélées , celles qui ont ce degré d'importance , qui ne permet pas aux esprits de les ignorer ou de les combattre par un effet du préjugé dans lequel on a été élevé. D'abord on ne conçoit pas que parmi les vérités révélées , il puisse y en avoir quelques-unes assez peu importantes , pour que Dieu les abandonne à la discrétion des personnes , & qu'il laisse à leur égard pleine liberté de les croire ou de ne les croire pas , selon qu'on le jugera à propos. Si cela est ainsi , qu'étoit-il besoin qu'il descendît , pour ainsi dire , du Ciel , & qu'il prît une figure humaine , pour nous instruire de dogmes inutiles & dont

dont la croyance est indifferente ? Est-ce bien-là le Dieu , qui nous dit par la bouche d'Isaïe , *je suis le Seigneur , qui t'enseigne des choses utiles , & qui te conduit dans la voie où tu dois marcher* ? Penser ainsi de Dieu , c'est presque le comparer à ces dieux , qu'un mauvais Poëte faisoit descendre , à force de machines , sur le théâtre ; pour y débiter quelque sottise. Croyons pour l'honneur de Dieu même , qu'il ne nous a rien enseigné qui ne soit utile & nécessaire à sa maniere. Si quelqu'un de ses dogmes ne l'est pas à tous & toujours , il l'est toujours au général , & il l'est aux particuliers en certains cas ; autrement , il n'auroit pas dû le réveler. Voilà ce que dit la raison , quand on la consulte de bonne foi.

L'église romaine a ses points fondamentaux , ainsi que l'église réformée. Ce sont , si vous le voulez , ceux qui ont une liaison plus intime avec la fin de la religion , qui est la gloire de Dieu & la sanctification de l'homme. Mais ce qui met entre elles une difference notable & sensible , c'est que la premiere ne distingue certains articles fondamentaux d'avec les autres , qu'en ce sens qu'il n'est pas permis à aucun de ses membres de les ignorer ; mais elle n'autorise point sous ce pretexte aucuns de ses enfans à nier ceux qui ne sont point fondamentaux , lorsqu'ils viennent à être inf-

36 DE L'INTOLERANCE

truits qu'ils font partie de son symbole. Elle croit que rejeter quelqu'un de ces articles , c'est renverser le fondement , & ébranler autant qu'il est en soi la Pierre sur laquelle la foi du fidele est appuyée. Conformément à ce principe , elle a frappé dans tous les tems , de ses anathêmes , ceux mêmes qui conservant les fondemens rompoient l'unité sous d'autres prétextes. Dans le Concile de Nicée , elle ne regarde pas comme lui appartenant plus , les Novatiens ou Cathares & les Donatistes , que les Paulianistes , c'est-à-dire , les sectateurs de Paul de Samosate , qui nioient la trinité & l'incarnation. Les premiers comme les derniers sont également exclus de sa communion. Quand elle s'assemble dans ce Concile , pour définir contre les Ariens la consubstantialité du Verbe , elle n'y appelle ni les Novatiens ni les Donatistes , elle n'y veut donner aucune séance à leurs Evêques. Elle dit des uns & des autres : *ceux-là , lorsqu'ils viendront à l'église Catholique.* Ils n'y étoient donc pas. Qu'on suive cette église dans tous ses progrès & l'on verra qu'elle a soumis indistinctement à ses anathêmes tous ceux qui s'écartoient de sa doctrine , en quelque point que ce fut. Mais il n'en est pas de même de l'Eglise réformée. Elle fait grace à toutes les erreurs qui ne sont pas fondamentales , & ne fait

fait point difficulté de recevoir dans son sein tous ceux qui s'en abreuvent.

Pénétrons, s'il se peut, dans les raisons qui obligent Dieu à punir certaines erreurs & à faire grace aux autres. Si quelques-unes trouvent grace à ses yeux, ce ne peut être que par ces deux raisons ; ou parce qu'elles sont légères & peu importantes en elles-mêmes, ou parce qu'elles sont invincibles dans ceux qui les soutiennent. Quelque parti qu'ils prennent, ils ne tiendront jamais devant les Catholiques, qui prendront occasion de leur tolérance pour les erreurs Luthériennes ou Arminiennes, pour les forcer à l'étendre à toutes sortes d'erreurs, même jusqu'à celles qui sapent le Christianisme jusques dans ses fondemens.

Je ne conçois pas pourquoi Dieu excuseroit plutôt les erreurs qui ne sont pas fondamentales que celles qui le sont. Car si les erreurs sont des péchés, leur gravité en tant que péché ne dépend pas de leur importance, mais des dispositions de l'esprit qui les reçoit. Ce qui fait le péché, en matière d'erreur, c'est ou une présomption fière qui ferme les yeux sur tout ce qui pourroit éclairer, ou un orgueil excessif qui refuse de se soumettre à la vérité qui nous est communiquée par les autres, ou une sorte vanité qui craint de se compromettre

38 DE L'INTOLERANCE

promettre en faisant l'humiliant aveu de s'être trompée, ou une fausse honte qui nous retient dans nos premiers sentimens, ou une forte préoccupation contre certains dogmes, qui a sa source dans je ne sais quelle haine pour la communion qui les adopte, ou l'intérêt que nous avons à croire certains sentimens, qui favorisent quelque une de nos passions les plus secrètes. Or ces mauvaises dispositions peuvent également tomber sur des erreurs fondamentales, ou sur des erreurs non fondamentales. Conséquemment, le péché doit être le même, quelles que soient les erreurs auxquelles on se livre. L'objet sur lequel porte l'erreur n'a aucune influence sur le péché. Il naît uniquement des mauvaises dispositions de l'esprit, qui prononce témérairement sur des choses dont il n'est pas instruit; & cette témérité est d'autant plus coupable qu'elle touche aux choses mêmes de la religion. La vérité que détruit l'erreur est ici une chose purement accessoire, qui n'augmente pas le péché. Cela est si vrai qu'un homme, qui auroit trouvé par hasard la vérité & qui la croiroit par de mauvaises raisons, lesquelles, lorsqu'il se les rappelleroit, lui feroient naître dans l'esprit quelque soupçon contre son sentiment, pécheroit autant que s'il étoit effectivement dans l'erreur. Tant il est

est vrai que le péché n'est pas dans l'objet erroné qu'on croit, mais dans la maniere dont on le croit ! Je ne vois pas pourquoi Dieu auroit d'autres sentimens d'un Chrétien qui croiroit la Bible par la même impulsion machinale que celle par laquelle un Turc croit l'Alcoran, qu'il n'en a de ce dernier. Cette impulsion, ou cette force qui agit sur les esprits pour les appliquer aux objets, étant la même (je dis la même en nombre) dans un Turc que dans un Chrétien, selon notre hypothèse, ne peut être mauvaise dans l'un qu'elle ne le soit dans l'autre, quoiqu'elle produise dans l'un la persuasion de la fausseté, & dans l'autre celle de la vérité. En veut-on savoir la cause ? C'est que toute la moralité qui entre dans les actes de notre ame, vient des motifs qui la poussent à les tourner vers certains objets, & que la nature des objets n'y fait rien, telle qu'elle est en elle-même, mais seulement telle qu'elle est envisagée par notre esprit. Si le motif est tout-à-fait le même dans ceux qui errent, mais qui sont fortement persuadés qu'ils croient la vérité, que dans ceux qui ont à bon droit la même persuasion, il seroit ridicule de prétendre qu'il est criminel dans les premiers & juste dans les derniers. La nature des objets, comme je l'ai déjà dit, n'influe point, telle qu'elle est en elle-même

40 DE L'INTOLERANCE

même, de la moralité dans nos actes ; mais seulement selon qu'elle est estimée telle ou telle par notre esprit. C'est donc un principe constant que la nature des erreurs ne fait rien au péché, comme la nature des vérités ne fait rien au mérite. On peut pécher en suivant la vérité, & mériter en s'attachant à l'erreur. Tout cela dépend de la manière dont l'esprit dirige ses opérations. Excuser le péché par la nature des erreurs qu'on embrasse, c'est prouver qu'on ignore en quoi consiste le péché.

Si Dieu voit dans un Luthérien ou dans un Arminien la même fierté d'esprit, la même présomption, la même témérité que dans un Socinien, si les ressorts invisibles qui les font agir sont les mêmes ; pourquoi feroit-il grace aux premiers plutôt qu'au dernier ? N'est-il pas évident que le péché est égal de part & d'autre, puisque de part & d'autre c'est la même disposition d'esprit, la même en nombre ; car c'est-là où porte l'hypothèse. Conséquemment, Dieu ne peut punir dans un Socinien ce secret attachement à ses propres sentimens, qu'il ne le punisse également dans un Luthérien ou dans un Remontrant. Ce qui pourroit mettre en eux quelque différence aux yeux de Dieu, c'est qu'il y auroit plus d'orgueil, plus d'opiniâtreté dans un Socinien qui nie les mystères, que dans un Luthérien

CHRETIENNE. 41

rien & dans un Remontrant qui soutiennent leurs erreurs. Mais ceci dépend de cette autre question, savoir si les vérités que nie le Socinien sont plus clairement exprimées dans l'écriture, que celles auxquelles un Lutherien & un Arminien refusent de se soumettre ; & c'est ce que nous ne tarderons pas à examiner. D'ailleurs quand même les mystères qui sont l'écueil où le Socinien vient se briser, seroient plus clairement exprimés dans l'écriture que ne le sont toutes les vérités qui fuyent le Lutherien & l'Arminien, la même difficulté subsisteroit toujours. Car quand il s'agit de peser l'orgueil, la fierté, l'obstination, la témérité, c'est plus à la clarté relative des vérités qu'il faut faire attention, qu'à leur clarté absolue. Chaque esprit, comme l'on sait, a son télescope. Il se pourroit qu'un Socinien fût affecté plus vivement par les Sophismes avec lesquels il combat les mystères, que le Lutherien ne l'est par ceux avec lesquels il attaque les vérités qui éclairent le Calviniste. Dans cette supposition, le Socinien seroit moins coupable que le Lutherien. Et pour dire quelque chose de plus, il pourroit être qu'un Déiste, qui rejette le Christianisme pour s'en tenir à la seule religion naturelle, eût moins de fierté & de

42 DE L'INTOLERANCE

de présomption dans l'esprit qu'un Luthérien qui ne veut pas démordre de ses sentimens. Tout cela est relatif, comme l'on voit, au caractère d'esprit qu'on a reçu de la nature.

Mais une raison plus forte, plus concluante & plus décisive, c'est qu'il y a dans celui qui nie les vérités les moins importantes contenues dans l'écriture, le même mépris formel de l'autorité divine, que dans celui qui renverseroit les fondemens de la religion. En effet, toute vérité, par cela même qu'elle est contenue dans l'écriture, est fondée sur une autorité divine : & comme cette autorité dans tout ce qu'elle dit est entièrement égale & qu'elle mérite le même respect, il est visible qu'à cet égard une égale nécessité est imposée à tout Chrétien d'ajouter foi à toutes les vérités qui en émanent. Ce qui rend respectable à nos yeux les vérités révélées, c'est le sceau dont Dieu lui-même les a marquées. Or toute proposition divinement inspirée porte ce sceau. Elle est donc pour nous également respectable, quelque soit l'objet sur lequel elle roule. Chaque Chrétien est obligé, en vertu de la fidélité qu'il a vouée à J. C. son Roi, de croire que tout ce qu'il dit dans le Nouveau Testament où sont contenues ses loix, est véritable, comme aussi de reconnoître,

que

que
Aut
trec
aura
pren
ce li
dem
juste
être
jour
qui l
Il
plus
loi,
son C
violée
forme
ble q
force
grosse
cette c
y sont
ce que
point
ce, c'
anéan
nettem
par co
créanc
écrits
égalem

CHRETIENNE. 43

que tout ce qu'il y prescrit est bon & juste. Autant donc que la négligence, l'opiniâtreté, ou quelque autre défaut volontaire aura de part aux méprises qu'on fera en prenant mal le sens de ce qui est écrit dans ce livre sacré, ou en violant les commandemens qui nous y sont imposés, Dieu le juste juge de tous les hommes qui ne peut être trompé, le manifestera au dernier jour, pour infliger aux coupables la peine qui leur est due.

Il est ridicule de se rejeter sur des loix plus ou moins importantes. *Que la moindre loi*, comme raisonne fortement Locke dans son Christianisme raisonnable, *vienne à être violée d'une maniere qui emporte un desaveu formel de l'autorité du législateur, il est visible qu'une telle désobéissance détruit toute la force de la loi par rapport à celui qui transgresse ce seul article, & l'exclut lui-même de cette communauté & de tous les privilèges qui y sont attachés. Ne pas croire, par exemple, ce que J. C. a révélé, soit qu'il s'agisse d'un point peu considérable ou de grande importance, c'est mettre en question sa véracité, c'est anéantir sa mission, nier son autorité, déclarer nettement qu'il n'est pas le Messie, & renverser par conséquent l'article fondamental, dont la créance rend un homme Chrétien. Les saints écrits qui ont été divinement inspirés, étant également d'autorité divine, doivent être tous également*

24 DE L'INTOLERANCE

également fondamentaux, & crus nécessairement dans chacun des articles qu'ils contiennent, si ce qu'ils sont inspirés de Dieu est une raison pourquoi chaque proposition contenue dans ces sacrés livres doit être crue nécessairement,

Que penserons-nous de ceux qui nous donnent des Catalogues d'articles fondamentaux, qu'ils étendent ou resserrent plus ou moins, suivant le système théologique qu'ils ont embrassé ? Que font-ils autre chose, sinon d'y insérer des articles qu'ils trouvent bien prouvés dans les écritures. Mais quand une fois ils ont commencé, ils n'ont aucune raison de s'arrêter. Car les passages de l'écriture, qu'ils omettent, je ne sais pourquoi, sont aussi bien d'autorité divine, & par conséquent tout autant fondamentaux que ceux qu'il leur a plu d'extraire de l'écriture, quoiqu'ils ne s'accordent peut-être pas si bien avec leurs systèmes particuliers. Toute proposition divinement inspirée, par cela même qu'elle est telle, a droit d'entrer dans la liste des articles qui subjuguent ma raison. Il y a, en vérité, bien de la hardiesse, à déterminer les articles dont la créance importe nécessairement au salut, & ceux à l'égard desquels on peut errer impunément. Cet article, me dites-vous, est clairement révélé dans l'écriture, & cependant vous m'assurez qu'il m'est libre de le croire ou de le
rejeter

rejet
dam
fier
tre m
opin
un d
taux
poser
l'écrit
passa
a des
tes.
dans
Il
avanc
erreu
rés re
les m
dans
est n
Dieu
voul
& aut
grace
pal fr
il l'err
vous
crime
bles ?
dre ré
selon

rejeter sans que pour cela Dieu me condamne. Qui êtes-vous, pour oser me justifier sur un article que j'ai droit de combattre même de mauvaise foi, avec fierté, avec opiniâtreté, sous prétexte qu'il n'est point un de ceux que vous appelez fondamentaux ? Je serois bien téméraire de m'en reposer sur une décision qui n'est point dans l'écriture. Je vous défie de me citer un passage de l'écriture, où il soit dit qu'il y a des erreurs volontaires qui sont innocentes. Car c'est de quoi il s'agit entre nous dans le présent article.

Il paroît que les Protestans se sont trop avancés, en accordant que Dieu tolere des erreurs volontaires qui attaquent des vérités révélées. Avec un tel principe on peut les mener loin. D'ailleurs, qui pourra fixer dans les vérités ce degré d'importance qui est nécessaire pour rendre aux yeux de Dieu les erreurs inexcusables ? Si Dieu a voulu que nous dussions tout notre salut, & autant le commencement que la fin à la grace de J. C. & que ce soit-là le principal fruit de sa mort, pourquoi toléreroit-il l'erreur qui nie cette vérité ? Et pourquoi, vous Protestans, n'en faites-vous pas un crime aux Lutheriens qui en sont coupables ? Pareillement, si J. C. a voulu se rendre réellement présent selon son corps & selon son sang dans le pain & dans le vin
de

46 DE L'INTOLERANCE

de l'Eucharistie, comment n'a-t'il pas voulu nous obliger à reconnoître une presence si merveilleuse, & à lui rendre graces d'un témoignage si étonnant de son amour? Et comment prétendez-vous que les Lutheriens, qui reconnoissent cette presence, vous supportent, vous qui loin de la reconnoître, en faites le sujet de vos railleries & selon eux de vos blasphêmes? Ce seroit, en vérité, être trop profane, que de pousser l'indifférence jusques-là, & de croire que, si J. C. a voulu être present avec toute la réalité que croit le Luthérien, cela puissè devenir indifférent à ses fideles. Avouez que vous n'avez ni regles ni principes pour décider de l'importance des articles révélés, que vos passions & vos préventions sont ici les seuls juges que vous suivez. Sans cela, le Dogme monstrueux de l'ubiquité constamment enseigné par les Lutheriens; celui qui attribue à l'homme le commencement & par-là tout l'ouvrage du salut; celui qui nie la nécessité des bonnes œuvres au salut, & qui pose pour maxime qu'on est sauvé sans les vertus, sans leur exercice, sans celui de l'amour de Dieu: Tous ces Dogmes, abhorrés parmi vous & si chers des Lutheriens, n'auroient pas trouvé grace à vos yeux. Mais quelque soit leur excès & leur énormité, ils deviennent supportables par

par
ther
lable
gnos
don
tôt
men
mau
une
2.
cibili
cette
ils ne
par le
raison
les L
qu'ils
cinien
premi
y son
niers
dans l
défaut
Protés
trer qu
d'être
l'est à
nes. Q
le, qui
les loix
nature

par cela seul qu'ils ont la marque du Lutherianisme, lequel rend tout sacré & inviolable. Si ces monstres d'erreurs s'enseignoient parmi les Catholiques, la haine dont vous brûlez contr'eux, les auroit bientôt transformés en autant d'erreurs fondamentales. Que la haine de religion est un mauvais juge ! elle pese les erreurs avec une balance trompeuse & inégale.

2. Si les Protestans se jettent sur l'invincibilité des erreurs, pour rendre raison de cette indulgence que Dieu a pour elles, ils ne seront pas moins vivement pressés par les Catholiques, qui leur demanderont raison de cette tolérance qu'ils ont pour les Lutheriens & les Arminiens, tandis qu'ils la refusent aux Romains & aux Sociniens. Si le défaut de clarté excuse les premiers dans leurs erreurs ; parce qu'ils y sont de bonne foi ; pourquoi les derniers ne trouveront-ils pas leur excuse dans la même bonne foi, produite par le défaut de clarté dans la révélation ? Un Protestant seroit bien embarrassé à démontrer qu'il est plus impossible à un Socinien d'être de bonne foi dans ses erreurs, qu'il l'est à un Lutherien d'être dans les siennes. Quoi ! le Dogme de la présence réelle, qui conduit à des prodiges, à renverser les loix de la nature, l'essence des choses, la nature de Dieu, l'écriture sainte, à nous rendre

48 DE L'INTOLERANCE

rendre mangeurs de Chair humaine ; car c'est dans ces termes que vous vous exprimez au sujet de ce dogme , ce dogme , dis-je , & celui de l'ubiquité qui sous un autre nom ramene l'Eutychianisme , seroient-ils donc moins clairement démentis par l'écriture , que ceux qui renversent les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation ? Si vous ne faites pas grace aux Sociniens , qui rejettent ces deux mysteres ; pourquoi vous montrez-vous plus indulgens envers les Lutheriens qui reçoivent les Dogmes monstrueux de la presence réelle & de l'ubiquité ? Si les erreurs des Lutheriens sont revêtues de quelque couleur de vraisemblance , pense-t-on qu'elle manque absolument à celles des Sociniens ? Qui ne fait quelles terribles objections on a à es-
fuyer de la part de ceux qui dressent leurs batteries contre les mysteres ? Les subtilités ingénieuses d'un Crellius ont de quoi exercer l'habileté de l'homme le plus profondement versé dans les écritures. Elles ont beau appuyer les mysteres , la raison de l'homme , qu'ils paroissent renverser , a beaucoup de peine à s'y soumettre. Le sens naturel qui la blesse , la force en quelque façon de recourir au sens figuré & métaphorique. Les Protestans doivent d'autant moins le trouver mauvais , que ce sont eux qui les premiers leur ont donné
l'exemple ;

l'exemple ; car ils ne font précisément à l'égard de tous les mystères , que ce que ceux-ci font à l'égard de la présence réelle.

Vous vous croyez en droit, dit le Socinien aux Protestans, de rejeter la réalité, parce qu'elle vous paroît renverser les plus pures idées de la raison & les principes les plus incontestables de la Philosophie, & en cela vous faites très-bien : mais pourquoi n'aurois-je pas le même droit sur la trinité, l'incarnation & les autres mystères, qui me paroissent également heurter l'une & l'autre. Si vous me dites que tout votre esprit, tous vos sens se révoltent contre la réalité, je vous en livre autant pour tous les mystères impénétrables à ma raison. Pour éviter la violence que la lettre fait à la raison & au sens humain, vous détournez à un sens figuré & métaphorique ces paroles, *ceci est mon corps*. Je vous déclare, que c'est le même motif qui me fait appliquer le sens figuré & métaphorique à ces paroles, *le verbe étoit Dieu, le verbe a été fait chair*. Vous voulez que je fasse taire ma raison & mes sens, quand il s'agit de la Trinité & de l'Incarnation ; que ne prenez-vous ce conseil pour vous-mêmes, quand vous êtes aux prises avec les Catholiques sur l'Eucharistie ? Vous ne pouvez concevoir,

C dites-

dites-vous, un homme qui est en plusieurs lieux à la fois, qui est tout entier dans un point, qui se met à la place d'une substance anéantie sans remplir cette place, qui n'agit sur aucun de vos sens, qui est enveloppé des accidents du pain sans les soutenir, ni sans qu'aucune autre substance leur tienne lieu de sujet. Vous dites que vous n'avez aucune idée d'un homme de cette espece, & que vous concevriez aussi-tôt un cercle quarré que cet homme-là. Mais pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous que je conçoive plutôt une nature terminée par trois Hypostases, la divinité & l'humanité réunies sous une même personne, l'imputation d'une faute qui nous est étrangere & qui pourtant nous est propre, des momens de foiblesse punis par des supplices éternels, & cela par un Dieu bon? Si votre esprit souffre tant de violence de la presence réelle, croyez que le nôtre n'en souffre pas moins de tous ces mysteres que vous avez retenus. Vous prétendez que la résistance de la raison n'est pas la même contre la Trinité & l'Incarnation, que contre la réalité; mais c'est sur quoi nous ne convenons pas avec vous. Le Catholique vous démontre, ce semble assez bien, que vous ne faites que répéter contre la réalité ce que nous alléguons contre les autres mysteres. Par quel le-

le loi voulez-vous , que les mêmes raisonnemens qui sont bons dans votre bouche , cessent de l'être lorsqu'ils sont dans la nôtre ? Interrogeons un Philosophe qui n'ait pris aucun engagement de parti , un D^éiste , si vous voulez : il vous dira que sa raison n'est pas plus accablée des difficultés que fait naître la présence réelle , que de celle dont sont environnés les autres mysteres. L'écriture ne vous donne pas sur nous plus d'avantage par rapport aux mysteres , qu'elle n'en donne aux Catholiques sur vous quand il s'agit de la présence réelle. Vous ne vous défendez bien contre eux qu'en appelant à votre secours la raison ; & c'est alors que vous regagnez ce que vous aviez perdu. Il en est de même de nous par rapport à vous. Quand vous procédez contre nous par l'écriture , vous avez alors sur nous une supériorité que nous vous faisons bien tôt perdre , lorsque nous vous rappellons au tribunal de la raison. Ceux qui ont jetté les premiers fondemens de la Réforme n'y ont rien entendu. Luther soulagea le sens humain , en ôtant le changement de substance ; mais ce fut une foiblesse en lui de ne pouvoir se défaire de la présence réelle. Zuingle & Calvin , plus hardis il est vrai que Luther , ne formerent aussi que des pas chancelans & irrésolus. Ils soulagerent

52 DE L'INTOLERENCE

le sens humain de la présence réelle , ce que Luther n'avoit pas eu le courage de faire , parce qu'il étoit abbatu par la force de ces paroles , *ceci est mon corps* ; mais ils ne firent pas assez. Au lieu de s'arrêter en si beau chemin , ils auroient dû pousser la réforme jusqu'aux mysteres de la trinité , de l'incarnation , du péché originel , de l'éternité des peines , ils auroient dû décharger la raison du poids de tous ces mysteres également incompréhensibles. Il falloit affranchir l'esprit de tous les mysteres ou ne toucher à aucun. Il y a de la pusillanimité à s'effrayer des conséquences qui naissent d'un principe qu'on a posé. Il faut s'y livrer en gens intrépides , & ne pas ressembler à ceux qui se méfiant de leurs bras & craignant la profondeur des eaux , comme parle un auteur moderne , demeurent toujours suspendus à des branches , dont ils sentent toute la foiblesse , & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés , que de s'abandonner au torrent. Tel est votre état , ô Luthériens & Calvinistes ! Puisque vous avez tant fait que de rejeter la présence réelle des Catholiques Romains , vous n'avez point d'autre parti à prendre que de faire main basse sur tous les mysteres , qui ne choquent pas moins la raison. Il ne peut y avoir qu'un vieux préjugé qui vous par-

le

se en leur faveur. Faites-le taire à notre exemple ; & ne faites point dire au monde, que votre réforme n'est qu'une ébauche & comme une aurore de Réforme. Ce n'est que chez nous qu'elle se montre dans tout son jour.

En voilà bien assez pour montrer d'une manière sensible, que le Socinien a le même droit que le Lutherien de demeurer impunément dans ses erreurs. Peut-être l'avantage est-il du côté du Socinien. Car si comme les Calvinistes le prétendent, l'écriture combat fortement la présence réelle & sur tout l'ubiquité, le Lutherien, qui outre ces difficultés de l'écriture, a encore à résoudre celles de la raison, trouve dans les unes & dans les autres un puissant secours pour sortir de son erreur : au lieu que le Socinien balance par la raison même les difficultés de l'écriture qui lui propose la créance de tous les mystères contre lesquels il se roidit. Donc le Socinien est plus excusable dans ses erreurs que le Lutherien, & conséquemment plus digne de tolérance. Il seroit inutile de répliquer que les erreurs du Socinien attaquent les fondemens du Christianisme, ce qu'on ne peut dire des erreurs du Lutherien. Nous avons répondu par avance à ce vain subterfuge.

Tant qu'on supposera ce principe, que dans le sein du Christianisme même il peut y

54 DE L'INTOLERANCE

avoir par rapport à cette religion des erreurs de bonne foi, on ne pourra plus fixer à quelles erreurs cette bonne foi s'arrêtera. On pourra errer de bonne foi par rapport au Christianisme même, comme on le suppose par rapport aux vérités qu'il enseigne. La vérité du Christianisme n'est pas plus clairement empreinte dans les divers motifs de crédibilité qui l'établissent, que la vérité de ses dogmes l'est dans les écritures, qui paroissent aux Réformés de la dernière évidence, puisqu'elle frappe jusqu'aux personnes les plus simples & les plus idiotes. Le déiste est un adversaire peut-être plus redoutable que l'hérétique. Il semble même qu'il soit plus aisé de conduire un Chrétien pas à pas jusqu'aux pieds de nos Autels, que de faire entrer un infidèle dans le vestibule du Christianisme. Sans l'éclat des miracles qui l'accompagnerent dans sa naissance & sans cette foule de prédictions, dont l'accomplissement dissipoit l'obscurité nuit qui les avoit jusqu'alors enveloppés, il n'eût jamais fait des conquêtes si rapides. L'esprit ne se fut jamais accoutumé à plier la fierté de sa raison sous des mystères dont la hauteur l'étonne, & dont le poids majestueux l'accable. Maintenant que ces faits, qui constatent la divinité du Christianisme, sont séparés de nous par l'espace de plusieurs

siècles, on sent qu'un esprit soupconneux se remplit de difficultés par rapport à leur certitude, qu'un si grand éloignement de leur source semble dégrader & affoiblir. Ceux qui ont affaire avec les déistes, n'ignorent pas combien il leur en coûte de peines pour détruire leur scepticisme historique. Il peut donc arriver qu'ils se préviennent tellement par les difficultés qui naissent de la manière dont on peut vérifier les faits & sur-tout des faits miraculeux, qu'ils ne puissent être convaincus, & qu'ils apportent dans leur défense autant de résistance que les Luthériens & les Remontrants en apportent, lorsqu'ils sont attaqués par les rigides Calvinistes. Qu'on me fasse voir qu'un Luthérien & un Arminien soutiennent de meilleure foi les erreurs de leur secte, que le Socinien, le Juif, le Musulman, le Déiste ne combattent pour les leurs; & alors je conviendrai que les premiers sont plus dignes de tolérance que les derniers. Mais c'est une tâche que les Protestans ne rempliront jamais. L'écriture alors ne seroit plus si claire qu'ils l'ont soutenu fort & ferme contre les Catholiques. Voici donc le terrible dilemme qu'ils ont à résoudre. Ou l'écriture est claire dans tous ses points, ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, le Luthérien & le Remontrant ne peuvent se

56 DE L'INTOLERANCE

roidir contre les vérités qu'elle enseigne, que par une mauvaise foi qui ne les disculpe point aux yeux de Dieu ; par conséquent ils ne méritent pas que vous les toleriez. Si elle ne l'est pas, elle n'est donc plus la règle de la foi des fidèles ; à moins que vous ne prétendiez qu'ils ne sont obligés à croire que ce qu'ils trouvent clairement exprimé dans elle ; ce qui anéantit sans ressource la foi à tous les mysteres, n'y en ayant aucun qui ne soit vivement attaqué par quelque secte. Ce sentiment est assez commun dans la Réforme. Je ne tarderai pas à en faire sentir les terribles conséquences.

CHAPITRE VI.

Que les principes de la Réforme l'obligent à tolérer toutes sortes d'erreurs.

C'est un principe dans la Réforme, que l'écriture sainte est l'unique règle de la foi des Chrétiens, & qu'il n'y a sur la terre aucun interprète infallible de cette même écriture, aucune autorité vivante & parfaite, capable d'en déterminer le vrai sens & de fixer l'esprit sur les Dogmes qui composent le Christianisme. Tel a été le fondement, le génie de la Réforme. Con-
sé-

féquemment à ce principe, on peut toucher à toutes les décisions de l'Eglise, & les rappeler à l'examen de l'écriture, parce que l'église peut se tromper dans sa Doctrine, & qu'elle n'a aucune promesse d'une assistance infallible du Saint Esprit. Ceci une fois admis, il est évident que chaque particulier a un droit égal d'interpréter l'écriture, & qu'il n'est tenu de se soumettre à la décision de qui que ce soit. Il en est de ce droit, comme de celui avec lequel nous naissons tous avant l'établissement de toute société. Or de même que ce droit naturel nous rend tous égaux dans nos prétensions encore que nous n'ayons pas reçu de la nature les mêmes talents & la même sagacité, de même sommes-nous tous également fondés à ne suivre pour règle de notre foi que l'interprétation que chacun de nous donne à l'écriture, quoique nous n'ayons pas tous l'esprit également pénétrant.

Vous êtes plus habile que moi, je le veux ; vous êtes pleinement instruit des langues savantes, vous êtes théologien de profession, un grand docteur enfin ; mais avec toutes ces brillantes qualités, vous n'êtes pourtant qu'un homme sujet à vous tromper comme moi, qui n'ai l'avantage ni d'être savant dans les langues, ni d'être philosophe, ni d'être théologien. Je

C. S. serois

58 DE L'INTOLERANCE

serois téméraire de m'en rapporter à votre décision, qui n'est peut-être que l'effet de votre prévention. Car vous autres gens d'esprit, vous en êtes, à ce que l'on dit plus fortement dominés, que n'est le vulgaire ignorant. Ce sont du moins là les reproches que vous vous faites les uns aux autres. Tout ce que vous avez de subtilité, de force & de pénétration dans l'esprit, vous le faites servir, non à découvrir la vérité, mais à ne vous pas rendre aux objections de votre adversaire, qui deviendrait fier de la victoire qu'il remporterait sur vous. On n'accueille jamais bien une vérité qui nous est présentée par les mains de notre rival, maxime qui a encore plus lieu dans la religion que dans toute autre matière.

D'ailleurs ce préjugé que votre science vous donne sur mon ignorance, est balancé par d'autres Docteurs comme vous, qui pensent tout différemment. Dans cet état d'équilibre, où je ne puis panacher ni pour vous ni pour votre antagoniste, le meilleur parti que j'aye à prendre, c'est d'oublier de mon mieux les divers sens que vous donnez l'un & l'autre aux passages de l'écriture, pour ne m'attacher qu'à celui que ma raison m'y fait appercevoir en la lisant attentivement. Je vous déclare qu'il m'est impossible de voir dans l'écriture

ture les doctrines que vous y trouvez. Dites-moi maintenant, si vous l'osez, quel droit vous avez sur mon esprit, pour le faire plier à votre sentiment? Si votre autorité est une raison suffisante pour que je sois obligé de croire, il est fort inutile de me recommander la lecture de l'Ecriture. Que ne me donnez-vous plutôt une liste de toutes les doctrines que vous croyez renfermées dans ce sacré livre, afin que je me hâte de les croire, comme disoit plaisamment le Comte de Grammont. Qu'est-il besoin que je les aille chercher dans l'Ecriture, où je ne les trouverai peut-être point, puisque je suis également obligé de les croire, que je les y trouve ou non?

Vous dites que c'est ma prévention qui m'empêche de voir ce qui saute aux yeux de tout homme qui n'en a point. Cela peut être. Mais pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous que je mette la prévention plutôt de mon côté que du vôtre? Il est assez plaisant que vous m'obligiez de penser plus mal de moi que de vous. Si dans ce démêlé qui nous divise il faut qu'il y ait de la prévention d'un des deux côtés, j'aime en vérité mieux la mettre sur votre compte que sur le mien. Qui êtes-vous pour avoir plutôt que moi l'esprit fermé à toute prévention? Souffrez que j'aie aussi bonne

60 DE L'INTOLERANCE

opinion de moi que vous pouvez l'avoir de vous. Vous trouveriez sans doute mauvais que je voulusse dominer sur votre esprit. Pourquoi voulez-vous que m'oubliant moi-même je ne condamne pas en vous cette entreprise du vôtre sur mes sentimens ? Ni vous ni moi ne sommes infail-
libles. C'est une raison pour que nous nous en tenions à ce que chacun de nous aura décidé. Je puis m'être trompé, la même chose peut vous être arrivée. C'est le sort de l'humanité. Nous aurions également tort de nous traiter d'hérétiques. Si vous me donnez ce nom, parce que je rejette vos articles de foi, je dois vous régaler du même titre parce que vous êtes rebelle à mes décisions. Prouvez-moi que vous, qui êtes *faillible*, vous avez, pour captiver mon entendement, un droit dont vous me dépouillez à votre égard. Quoi ! J'aurai secoué le joug de l'église romaine & de ses conciles les plus nombreux, pour courber ma tête sous celui que vous voulez m'imposer ! Vous ne me croyez pas sans doute assez stupide. Qui que vous soyez, vous ne revendiquerez jamais une autorité égale à celle à laquelle nous avons échappé. Ni Luther, ni Calvin, ni Gomar, ni Arminius, ni le Synode de Dordrecht, ni la confession d'Ausbourg ne m'en imposent point ; ce sont là de trop foibles

foibles liens pour me retenir, moi que vous avez appris à en briser de bien plus forts. Je ne suis point chrétien, parce que Luther & Calvin l'étoient : mais je le suis parce qu'il me paroît raisonnable de l'être. Ma foi n'est à la merci d'aucun docteur. C'est de J. C. que je prétends être disciple, & non de Luther & de Calvin qui ne sont pour moi que des hommes.

Qui es-tu, m'allez-vous dire, pour attaquer Luther & Calvin, ces deux grands hommes, ces chefs de la Réforme? Es-tu donc plus éclairé qu'eux? Que m'importe, vous répondrai-je, qu'ils aient été plus éclairés que moi? Je ne me rendrai pas pour cela plutôt à leur autorité, qui, parce qu'elle n'est qu'humaine, ne peut être que fragile & caduque en fait de religion. S'ils se sont tous crus en droit d'innover à leur gré dans la foi reçue de leur tems dans l'église, pourquoi me priverois-je moi de la même liberté? Par leur exemple ils m'ont appris à ne respecter que l'écriture & non le jugement des hommes. Ils ont je le veux, rendu aux hommes l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siècles. Mais qu'en conclurrez vous? Je suis à peu près dans le cas de ces philosophes qui ont l'obligation à Descartes, ce restaurateur de la philosophie, d'avoir brisé les entraves, où la raison foible & rampante

lan-

62 DE L'INTOLERANCE

languissoit sans force & sans vigueur sous l'autorité d'Aristote. Mais si Descartes se fut mis à la place d'Aristote, & qu'il eût régné dans les écoles avec le même despotisme que le philosophe grec le faisoit autrefois, vous conviendrez que c'eût été le même inconvénient, & que cet entêtement pour les opinions du philosophe françois n'auroit pas moins retardé les progrès de la philosophie, qu'ils l'avoient été pendant tout le tems qu'Aristote avoit dominé. Par la même raison, si disciple de Luther ou de Calvin je n'osois, enchaîné par leur autorité, ne penser que d'après eux, autant vaudroit-il que je fusse resté sous le joug de l'église romaine, dont ils n'égaleront jamais l'autorité, s'il est vrai que ce soit elle qui doive me maîtriser en fait de religion. Je prendrai donc, si vous le voulez bien, à l'égard de Calvin la même liberté qu'il s'est donnée lui-même à l'égard de Luther. Je ne conçois pas pourquoi étant faillible comme moi je serois obligé de l'en croire sur ce qui révolte ma raison.

Je vous en avertis, je ne puis sur sa parole recevoir le dogme de la certitude & de l'inamissibilité de la justice. Si tout prédestiné à cette certitude, le Luthérien, qui a le bonheur de l'être, devoit donc l'avoir; & cependant il l'a si peu, qu'il regarde comme hérétique le Calviniste qui a décidé cet article contre les Remontrans. Je ne croi-
rai

rai point non plus que Dieu nous préordonne au péché, qu'il nous pousse aux crimes énormes, qu'il n'y a pour nous tous qu'une fatale & inévitable nécessité, où le bien & le mal se trouvent également compris. Non je ne puis aimer le Dieu de Luther & de Calvin. C'est un tyran qui se plaît à tourmenter ses créatures, & qui, pour avoir droit de les punir, les pousse lui-même dans le précipice.

Le dogme de l'infailibilité une fois anéanti, il n'est possible ni à aucun homme ni à aucune société, de s'assurer du vrai sens des écritures. On ne peut avoir sur cela que des conjectures plus ou moins grandes, qui augmenteront en raison des degrés d'esprit & d'érudition de ceux qui travailleront à le fixer. Il seroit inutile de recourir à la grace. La donner ici pour le dénouement des difficultés dont fourmille l'écriture, c'est imiter ces poètes, qui dans l'embarras de leurs intrigues recouroient *ad Deum ex machinâ*. La grace n'augmente point en nous l'esprit, la mémoire, l'imagination; elle ne nous apprend point l'Hebreu ni le Grec, ni les règles du raisonnement, ni les solutions des sophismes, ni les faits historiques. Quoique Dieu agisse en nous par sa grace pour éclairer notre entendement & soumettre notre volonté à ce qu'il nous a révélé; néanmoins, pour empêcher les hommes de seindre ou d'ima-

64 DE L'INTOLERANCE

d'imaginer une inspiration , qui en feroit des fanatiques & des Enthoufiastes , il a soin de la faire marcher avec certains moyens de fait , qu'ils ne puissent ni feindre en l'air sans être convaincus de faux , ni imaginer par illusion. Les moyens extérieurs, sous lesquels il voile sa grace , sont les instructions de vive voix & par écrit , l'étude des langues , les raisonnemens , les disputes. Ce sont-là les vrais moyens capables de produire dans l'esprit une conviction raisonnée , la seule digne de l'homme. Pour celle qui naîtroit d'une direction immédiate de Dieu , qui feroit prononcer aux hommes machinalement la vérité , sans leur en montrer une preuve nécessaire , je ne saurois la qualifier par un autre nom que celui d'enthousiasme. Il n'y a fanatique qui ne puisse feindre ce ressort inconnu qui le pousse imperceptiblement d'un certain côté.

L'ordre , auquel Dieu lui-même soumet sa grace , est tel , que celui dont elle éclaire l'entendement & fléchit la volonté , n'apprend qu'il y a eu un J. C. que par la lecture de l'Évangile , ou par le témoignage des hommes ; de même qu'un écolier n'apprend les sentimens de Platon , qu'en lisant ses œuvres ou ceux des auteurs qui en ont parlé dans les divers fragmens qu'ils en rapportent. N'attendez pas que les nations hyperborées embrassent l'évangile , avant qu'on

aille

aille le leur annoncer. Tel est aussi l'ordre de la nature, que plus un homme aura d'esprit & d'étude, plus il aura de lumieres & de connoissance de la religion. Un homme peut avoir plus de zèle qu'un autre, être meilleur chrétien, être prévenu par des graces plus particulieres, & cependant n'être qu'un sot. Lui conviendrait-il de descendre dans l'arène, & d'y attaquer les impies, les hérétiques? Non sans doute, il doit se contenter d'élever ses mains vers le ciel, & abandonner la défense de la religion à ces athlètes pleins de nerfs & couverts d'une bonne cuirasse, en qui la qualité de mauvais Chrétiens ne nuit point à celle de génies supérieurs & de raisonneurs excellens. La certitude qu'on est en possession de la vérité se mesure sur la connoissance que nous avons des preuves, des raisons, des solutions, des objections. Or, comme dans toutes les sectes chrétiennes, il y a des hommes de beaucoup d'esprit, qui ne conviennent point entr'eux du sens qu'il faut donner aux endroits obscurs de l'écriture; que la fausseté prend un air de vérité toutes les fois qu'elle est maniée par un homme de génie; que l'erreur a comme la vérité ses armes offensives & défensives, qu'elle employe quelquefois avec plus d'adresse & de subtilité que sa rivale; il arrivera donc qu'on ne saura jamais à quoi s'en

66 DE L'INTOLERANCE

s'en tenir en matiere de religion. Chacun suivra la pente & le temperament de son génie , avec lequel certains dogmes auront plus de proportion. Suivant qu'il sera affecté, il croira tels ou tels dogmes. S'il est de ces hommes à idées sombres , il se plongera dans les systêmes , où l'on oublie presque la bonté de Dieu pour ne s'occuper que de sa justice. Si sa façon de penser est plus enjouée , plus humaine , les dogmes qu'il embrassera s'en ressentiront , ils en porteront une forte teinture ; il aura plus en vue un Dieu miséricordieux qu'un Dieu vengeur. Si quelqu'un de ces hommes , qui ne croient point à une église infallible , me proposoit de croire les dogmes de sa secte avec cette ferme persuasion qu'ils sont vrais , je lui montrerois les dogmes opposés soutenus dans tous les tems par des personnages recommandables par leur savoir , leur piété , leur vertu. S'il me parloit d'un Claude , d'un Jurieu , je lui opposerois un Bossuet , un Nicole. Il ne s'agiroit plus que de savoir qui de Bossuet ou de Claude , de Nicole ou de Jurieu , peseroit le plus dans la balance où nous les mettrions. Cette diversité d'opinions , dont chacune a pour partisans de très-grands hommes , doit tenir en suspens tout esprit sage & raisonnable. Le septicisme est le seul parti qu'il y ait à prendre , dans la supposition

CHRETIENNE. 67

sition qu'il n'y ait point d'autorité infallible. Cet état , je le sai , est trop violent pour les esprits bouillans , les imaginations ardentes , les hommes foibles. Un auteur moderne de beaucoup d'esprit les caractérise ainsi : *ils aiment mieux hazarder un choix que de n'en faire aucun ; se tromper que de vivre incertains... ils assurent tout , bien qu'ils n'ayent rien soigneusement examiné : ils ne doutent de rien , parce qu'ils n'en ont ni la patience ni le courage. Sujets à des lueurs qui les décident , si par hazard ils rencontrent la vérité , ce n'est point à tâtons ; c'est brusquement & comme par révélation. Ils sont entre les dogmatiques , ce qu'on appelle les Illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette espèce inquiète qui ne concevoient pas comment on pouvoit allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision.*

L'infailibilité est donc le seul moyen par lequel une église peut s'assurer qu'elle n'est point dans l'erreur. Il en est d'elle par rapport à un autre , comme d'un homme à un autre homme. Delà je conclus qu'elle ne peut pas plus , sous peine d'anathême , forcer qui que ce soit , à embrasser ses dogmes , qu'un particulier peut en forcer un autre à embrasser les siens. Elle peut bien , en vertu d'un règlement qu'elle aura établi , ne point confier le ministère de la parole , ni les chaires de ses Académies à des non-conformistes.

68 DE L'INTOLERANCE

conformistes. Ainsi l'église des sept Provinces en use-t-elle à l'égard des Arminiens. Elle peut même ne point communiquer avec eux, parce qu'une telle église est une *confédération arbitraire & dépendante de la volonté du Souverain*. Telle est l'idée que les Protestans nous donnent eux-mêmes de leurs églises. Si voulez être un de mes membres, dira quelqu'une de ces églises, il faut que vous receviez le symbole que je vous mets en mains. C'est tout comme en Sorbonne, où l'on n'admet aucun docteur dans ce corps, qu'il ne souscrive aux quatre propositions du clergé & à l'article de l'immaculée conception de la Vierge. Mais comme cette faculté n'est point infallible, elle n'exige de ceux qu'elle immatriculise, qu'un consentement extérieur, un silence respectueux, qui consiste à ne rien dire, à ne rien écrire qui heurte les opinions qu'elle a consacrées. Les églises Protestantes, par cela même qu'elles éloignent de leurs assemblées l'infaillibilité, ne peuvent exiger de ceux qui voudront s'incorporer avec elles, qu'un consentement extérieur, un silence respectueux sur les opinions qu'elles professent. Les Arminiens se trouvent mêlés & confondus en grand nombre avec les Gomaristes dans les églises de la Hollande qui font profession ouverte de la doctrine de ces derniers. Mais comme les

décisions

décisions du Synode de Dordrecht ne sont pas revêtues du sceau de l'infailibilité, qui peut seul leur imprimer un caractère sacré; les Arminiens, qui croient avoir de bonnes raisons pour ne les pas adopter, ne peuvent être regardés comme de vrais hérétiques. J'avoue que l'anathème a été lancé contr'eux; mais comme il n'est point parti d'une main infailible, ce ne peut-être qu'un foudre impuissant qui se perd dans les airs. Aussi les Arminiens paroissent-ils n'en pas faire un grand cas, non plus que leurs adversaires qui les ont condamnés. L'Arminien aura beau lire sa condamnation dans les canons du Synode de Dordrecht, il ne s'en croira pas moins sauvé, quoiqu'il continue d'être attaché à ses premières opinions. Quelle autorité en effet peut-il rester à une église qui a abjuré l'infailibilité? Ne sent-elle pas qu'elle dément ses propres principes, toutes les fois qu'elle employe les anathèmes? C'est ce qui est arrivé aux églises réformées. Elles n'ont rien oublié pour imiter ou pour contrefaire l'église catholique romaine. Laissez, laissez, leur disoit-on, ces moyens à Rome, ce sont ses principes naturels qu'elle suit de bonne foi; mais vous qui l'avez quittée pour cela même, pouvez-vous si vite oublier vos maximes? Après avoir fait un crime à l'église Romaine de vouloir impérieuse-

70 DE L'INTOLERANCE

périeusement dominer sur les consciences, il vous sied bien de prétendre sur les nôtres le même despotisme ? Vous êtes en cela d'autant plus inexcusables que Rome même, parce que cette dernière croit du moins avoir droit de le faire, au lieu que ce droit passe chez vous pour un attentat. Plus vous affectez de vous donner d'autorité contre vos propres règles, moins vous en avez dans le fond.

Mais si Arminius a pu soutenir en conscience ses dogmes erronés, pourquoi me feroit-il défendu de l'imiter ? En l'imitant, je serai tout aussi *orthodoxe* que lui, & je ne devine pas pourquoi Lelio Socin, Fauste & Episcopus n'auroient pas le même droit. Arminius, dites-vous, a pu errer de bonne foi : mais d'où savez-vous que Socin, Fauste & Episcopus n'errent pas de la même manière ? Mais continuez-vous, ces derniers attaquent les fondemens de la religion. Hé quoi ? toute proposition divinement inspirée n'est-elle pas également fondamentale ? Vous seroit-il donc libre de n'en croire Dieu que sur certains articles & de rejeter son autorité sur d'autres ? D'ailleurs, qu'elle certitude avez-vous que Socin détruise les fondemens de la religion, en renversant ce que vous appelez mystère & ce qui ne paroît à ses yeux qu'un tissu de contradictions étonnantes ? Peut-être

a-r'il

C H R E T I E N N E. 71

a-t'il mieux deviné le vrai sens des écritures que vous-même. Ceci vous surprend ! mais votre étonnement doit cesser , si vous daignez faire attention que c'est une suite de vos principes. Dès-là que vous ne tenez point à une autorité infallible qui fixe le vrai sens des écritures , il vous est impossible de vous assurer que vous l'avez rencontré. L'exemple de tant de gens qui ont autant d'esprit que vous , & qui pensent sur un même passage tout le contraire de ce que vous croyez , doit vous faire trembler sur vos opinions , & vous rendre défiant & sceptique jusqu'à l'excès. Vous ne pouvez puiser dans l'église , dont vous êtes membre , une assurance qu'elle n'a pas elle-même. Ce qu'elle pourroit avoir d'autorité est balancé par celle des autres Eglises. La faillibilité qu'elles reconnoissent toutes être leur appanage , doit les engager à se tolérer mutuellement , & sur-tout à renoncer aux anathèmes dont elles s'accablent à qui mieux mieux.

» Rien , dit un homme qui avoit bien
 » pénétré les principes de la Réforme ; cet
 » homme c'est le Philosophe Locke ; rien
 » à mon avis , n'est plus impertinent &
 » plus ridicule dans un homme ou dans
 » une société d'hommes , que de donner le
 » titre d'*orthodoxie* à leurs opinions parti-
 » culieres , comme si leurs systèmes étoient
 » infallibles ;

72 DE L'INTOLERANCE

» infaillibles & qu'ils dussent être confi-
 » dérés par tout le reste des hommes,
 » comme la regle constante de la vérité;
 » folle prétension qui les porte à s'attri-
 » buer le pouvoir de censurer & de con-
 » damner tous ceux qui s'éloignent le
 » moins du monde des opinions qu'ils
 » ont embrassées. Un peu de réflexion sur
 » la fragilité humaine devrait suffire pour
 » reprimer une telle vanité. Mais puisque
 » cette considération ne produit pas ce
 » bon effet, & qu'à le bien prendre toutes
 » les sociétés religieuses tombent dans cet-
 » te foiblesse, de vouloir imposer aux au-
 » tres la nécessité de recevoir leurs dog-
 » mes particuliers comme les seuls infail-
 » liblement véritables, il suffit, pour voir
 » le ridicule d'une telle *orthodoxie*, de con-
 » sidérer que chacun se l'attribue à son
 » tour. Car chaque société ayant un égal
 » droit de s'estimer soi-même, un hom-
 » me n'a qu'à passer une riviere ou une
 » montagne pour perdre dans un parti
 » l'*orthodoxie*, dont il se paroît avec tant
 » de fierté & d'insolence dans un autre,
 » se trouvant-là exposé avec autant de jus-
 » tice à de pareils reproches d'erreur &
 » d'hérésie, que d'autres personnes sur
 » qui il les repandoit si libéralement dans
 » son pays. Quand il paroîtra que l'in-
 » faillibilité a été attachée à un certain or-
 » dre

» dre des gens d'une dénomination particu-
 » liere , comme aux sectateurs de *Calvin* ,
 » à ceux de *Luther* , de *Socin* , d' *Arminius* ,
 » &c. ou que la vérité a été confinée
 » dans un certain coin de la terre , ce sera
 » parmi ces gens-là ou dans ce seul en-
 » droit qu'on aura droit d'employer le ter-
 » me d'*orthodoxie* dans le sens qu'on lui
 » donne presentement par-tout. Mais jus-
 » qu'alors , on a beau se servir de ce jar-
 » gon ridicule , c'est un fondement trop
 » foible pour soutenir l'usurpation qu'on
 » prétend autoriser par-là. Ce n'est pas
 » que je ne croye que chacun devroit être
 » persuadé de la vérité des opinions qu'il
 » professe. C'est au contraire ce que je
 » soutiens expressément : & entre nous ,
 » je crains bien que ces grands défenseurs
 » de l'*orthodoxie* ne pèchent souvent de ce
 » côté-là. Car en général , nous voyons
 » que ces Messieurs s'accordent exacte-
 » ment ensemble sur de longues listes de
 » doctrines qui renferment quantité d'ar-
 » ticles particuliers , comme si ces notions
 » avoient été , pour ainsi dire , emprein-
 » tes dans leur esprit avec un même sceau
 » jusqu'au moindre trait. Cependant il
 » est bien difficile , pour ne pas dire im-
 » possible , de concevoir que cela arrive à
 » des personnes qui n'embrassent des opi-
 » nions que par pure conviction. Mais

D

» quelque

74 DE L'INTOLERANCE

» quelque fortement que je sois persuadé
 » de la vérité de ce que je soutiens, je
 » suis obligé en bonne justice d'attribuer
 » la même sincérité à celui qui soutient le
 » contraire : & par-là nous sommes en
 » mêmes termes. Car cette persuasion où
 » l'on est de part & d'autre d'avoir trou-
 » vé la vérité, ne donne point à l'un de
 » nous le droit de censurer ou de condam-
 » ner l'autre. Je n'ai pas plus de raison
 » de maltraiter un homme, parce qu'il n'est
 » pas de mon sentiment, qu'il n'en a de
 » me maltraiter moi-même, parce que ses
 » opinions sont différentes des miennes.
 » Je puis le plaindre, & je suis obligé de
 » lui communiquer sincèrement mes lu-
 » mières pour le tirer de l'erreur où je le
 » suppose. Mais pour ce qui est de le
 » mépriser, de le reprendre avec aigreur,
 » de l'injurier, ou de le maltraiter en
 » aucune manière, par la raison qu'il ne
 » pense pas justement comme moi, c'est
 » ce que je ne saurois faire sans injustice.
 » Mon *orthodoxie* ne me donne pas plus
 » d'autorité sur lui, que la sienne lui en
 » donne sur soi-même; car chacun est or-
 » thodoxe par rapport à soi. Et par con-
 » séquent, toutes les fois que le terme
 » d'*orthodoxie*, qui ne signifie dans le fond
 » autre chose que les opinions de mon
 » parti, sert de prétexte pour dominer,
 » comme

» comme c'est l'ordinaire, il est & sera
 » toujours très-ridicule. «

Ce morceau du philosophe Anglois est très-fortement raisonné ; & je ne vois pas comment un Protestant , fidele à ses principes , pourroit se défendre de l'embrasser dans toutes ses conséquences. Or quelles sont ces conséquences ? Locke va vous les développer. Il vous dira , que pourvu qu'on reconnoisse un Dieu & que J. C. est le Messie , le Roi , le Sauveur qui avoit été promis & qui a été envoyé de Dieu , il n'en faut pas davantage pour être Chrétien. Quoi , direz-vous , on sera Chrétien avec ces deux articles ? Oüi , vous repliquera le modeste Locke ; mais ajoutera-t'il , je ne vous dispense pas pour cela de lire l'écriture. C'est parce que vous êtes Chrétien , que vous devez prendre pour regle de votre vie sa volonté , telle qu'elle vous a été déclarée & transmise dans les écrits des Apôtres & Evangelistes , contenus dans le Nouveau Testament. Ces livres divinement inspirés, doivent être consultés par vous avec le même soin , que les loix du Prince le sont par ceux de ses sujets qui sont obligés de s'y conformer. Tâchez autant qu'il est en votre pouvoir de les entendre dans leur véritable sens. Si la vérité vous échappe , malgré toute votre attention à l'y chercher , vous n'êtes point responsable de vos erreurs

76 DE L'INTOLERANCE

devant Dieu qui voit votre bonne foi. Si vous la découvrez , tant mieux pour vous ; mais elle ne vous donne aucun droit d'insulter à celui à qui elle s'est cachée. Si c'est de bonne foi qu'il est dans son erreur , Dieu le voit des mêmes yeux que vous qui possédez la vérité. Si vous lisez le *Christianisme raisonnable* de Locke , il ne vous rendra jamais que cette pensée. Gardez-vous bien de lui parler de cette distinction de vérités en *nécessaires* & *non nécessaires* , qui est si fort en vogue dans la Réforme. Il vous répondra que cette distinction ne peut avoir lieu par rapport à des vérités toutes également émanées du S. Esprit , & qu'un homme qui ne croit pas tout ce qu'il a pu découvrir dans l'écriture , après avoir fait pour cela de sinceres efforts , cesse d'être sujet de J. C. Produisez - nous , dira-t'il , vos lettres de créance qui vous donnent le pouvoir & l'autorité de nous dire quelles sont les vérités contenues dans l'écriture sainte , qu'il faut croire nécessairement , & quelles sont celles qu'il n'est pas absolument nécessaire de croire ? Qui vous a établi juge de cette affaire ? Qui vous a donné le droit de faire cette distinction , de disposer ainsi des oracles de Dieu , d'exalter les uns , & d'abaisser les autres à votre fantaisie ? Quelques - uns , selon vous , sont des *vérités exquises*. Et les autres , que sont-ils ,

je

Je vous prie ? Qui vous a chargé de faire un choix où personne n'a droit de choisir ? Vous nous traitez d'hérétiques , d'hommes sans foi , sans religion , parce que nous refusons d'adopter votre système, c'est-à-dire , un *Christianisme* que vous avez fabriqué vous-même , selon les lumières de votre esprit , qui , de votre propre aveu , est sujet à l'erreur. Ce *Christianisme* de votre façon , l'ouvrage de vos préjugés , me paroît contenir des doctrines que je ne saurois concilier avec la raison , ni découvrir dans l'écriture sainte ; & vous voulez à toute force que je l'embrasse , sans quoi je passerai dans votre esprit pour un hétérodoxe ! N'est-il pas visible , qu'en vous attribuant ainsi le droit de nous dire quelles sont les loix indispensables du Royaume de J. C. vous vous placez vous-même sur son trône ? Il n'est donc pas uniquement notre docteur & notre maître , puisque vous partagez avec lui ce privilège. C'est un principe de notre Réforme , que tout bon Protestant ne doit point reconnoître d'autre guide infallible que l'esprit de Dieu parlant dans les écritures ; & voilà cependant que vous voulez m'assujettir à vos interprétations , comme si vous étiez en droit d'entendre & d'interpréter l'écriture pour moi , tandis que vous me refusez celui de l'entendre & de l'interpréter pour vous ! Ces discours & autres sem-

D 3 blables

78 DE L'INTOLERANCE

blables abîment les rigides Protestans, qui traitent du même air que Rome le pourroit faire, ceux qu'ils voient réfractaires à quelques - uns des articles de foi qui conviennent le mieux à leur système. Rome, qui se croit infaillible, a droit d'en agir ainsi, du moins à l'égard de ceux qui ne lui contestent pas cette auguste prérogative ; mais vous qui prenez l'humble titre de faillibles, qui êtes-vous pour être si fiers & si tranchans dans vos décisions ?

Au reste cette tolerance de toutes sortes d'erreurs, n'est point un sentiment propre à M. Locke. Comme il sort du fond, & pour ainsi dire, des entrailles du Protestantisme, ceux qui raisonnent de tête & conséquemment, n'ont point fait difficulté de l'adopter. En voulez - vous des preuves ? Vous les trouverez dans les témoignages des plus célèbres Protestans que je vais transcrire ici ; car ils ont épargné aux Catholiques, le soin de tirer de leurs principes les conséquences qui tendent à établir l'indifférence des religions. Voici comme s'exprime sur ce sujet Chilling-Worts célèbre Protestant Anglois.

» Pour connoître la religion des Protestans, il ne faut prendre ni la doctrine
 » de Luther, ni celle de Calvin ou de
 » Melancton, ni la Confession d'Ausbourg ou de Genève, ni le Catéchisme
 » de

» de Heidelberg , ni les articles de l'église
 » Anglicane , ni même l'harmonie de tou-
 » tes les confessions protestantes : mais ce
 » à quoi ils souscrivent tous comme à une
 » règle parfaite de leur foi & de leurs
 » actions , c'est-à-dire , à la *Bible*. Oui , la
 » *Bible* , la *Bible* seule est la religion des
 » Protestans. Tout ce qu'ils croient au
 » delà de la *Bible* & des conséquences né-
 » cessaires , incontestables & indubitables qui
 » en résultent , est matiere d'opinion &
 » non matiere de foi. « Par ce raisonne-
 » ment de l'auteur Anglois , voilà toutes les
 » sectes Chrétiennes introduites dans l'Eglise
 » de J. C. puisqu'il n'y en a aucune de ce
 » nom qui ne fasse profession de croire la
 » Bible & de la regarder comme la parole de
 » Dieu. Mais cela seul suffit-il donc ? Non ,
 » dit cet auteur , il faut encore faire tous ses
 » efforts pour croire l'écriture dans son vrai
 » sens , & pour y conformer sa vie. Mais si ,
 » à cause de la diversité des temperamens ,
 » des génies , de l'éducation & des préjugés
 » inévitables par lesquels tous les esprits sont
 » différemment tournés , il arrive qu'on em-
 » brasse des opinions différentes , dont il ne
 » se peut que quelques-unes ne soient erro-
 » nées. » Qu'à cela ne tienne , vous dira-
 » t'il ; c'est faire Dieu un tyran & mettre
 » au désespoir , que de dire qu'on soit
 » damné pour cela : il suffit pour le sa-

80 DE L'INTOLERANCE

» lut , que chacun , autant que son de-
» voir l'y oblige , tâche de croire l'écri-
» ture dans son vrai sens. « Ce qu'il ap-
» puye de ce raisonnement. » En matiere
» de religion , pour se soumettre , il faut
» avoir un juge dont nous soyons obligés
» de croire que le jugement est juste : en
» matiere civile , il suffit d'être honnête-
» homme pour pouvoir devenir juge ; mais
» en fait de religion , il faut être infailli-
» ble. Ainsi n'y ayant point de juge in-
» faillible selon les maximes communes de
» tous les Protestans , il n'y a point de
» juge a qui on doive se soumettre en fait
» de religion. D'où il suit que dans ces
» matieres chacun peut garder son senti-
» ment. Je puis garder mon sentiment
» sans vous faire tort ; vous pouvez gar-
» der le vôtre sans m'en faire ; & tout cela
» se peut faire sans nous apporter à nous-
» mêmes aucun préjudice. « Mais quoi ,
si les erreurs sont fondamentales , sera-
t'on encore sauvé , en les niant. Vrai-
ment vous ne l'entendez gueres. Lisez
l'auteur Anglois , & il vous dira qu'il n'y
a d'erreur fondamentale , que celle qui est
volontaire quelqu'en soit l'objet. Ce n'est
pas la nature des erreurs , mais la disposi-
tion de ceux qui y sont , qui les rend fonda-
mentales. Ecoutez-le raisonner. » La dis-
» pute qui est entre les Protestans sur cet-

» te

C H R E T I E N N E 81

» te question (des articles fondamentaux)
 » peut être facilement terminée. Car ,
 » ou l'erreur dont on parle est tout à fait
 » involontaire , ou elle est volontaire à
 » l'égard de sa cause. Si la cause de l'er-
 » reur est quelque faute *volontaire* & évi-
 » table , l'erreur même est criminelle , &
 » par conséquent damnable en elle-même.
 » Mais si je ne suis coupable d'aucune
 » faute de cette nature , *si j'aime la vérité* ,
 » *si je la cherche avec soin* , si je ne prends
 » point conseil de la chair & du sang pour
 » choisir mes opinions , mais de Dieu seul
 » & de la raison qu'il m'a donnée ; si , dis-je ,
 » je suis disposé de cette sorte , & que
 » cependant par un effet de l'infirmité hu-
 » maine , je tombe dans l'erreur , cette er-
 » reur ne peut pas être damnable. « V. *La*
religion des Protestans ; une voie sûre au salut.

Un autre auteur encore bien célèbre
 dans la Réforme , M. Burnet enfin , ne s'est
 pas déclaré moins hautement pour la To-
 lérance universelle , c'est-à-dire , pour l'in-
 différence des religions. L'hérésie , selon
 lui , n'est rien du tout que *l'opiniâtreté dans*
une erreur , après être convaincu que c'est une
erreur. Ce qui réduit l'hérésie à rien , puis-
 que selon cette définition , il n'y a rien en
 soi qui soit hérétique , ni par conséquent
 aucune erreur qu'il ne faille tolérer. De ce
 principe que l'Eglise Protestante peut se

D s tromper ,

82 DE L'INTOLERANCE

tromper , il conclut qu'elle ne peut prétendre rien qu'un pouvoir d'ordre & de gouvernement ; qu'on ne doit pas être trop prompt à juger mal de ceux qui sont d'un autre sentiment que nous , ou agir avec eux d'une manière rigoureuse , puisqu'il est possible qu'ils aient raison & que nous ayons tort. Tout ce qu'on a inferé dans les confessions de foi des Protestans , si l'on en excepte le symbole des Apôtres , n'est selon lui , que des vérités théologiques dont les principes de la Réforme ne permettent pas qu'on impose les décisions aux autres hommes , ni qu'on les oblige à les signer , ni à en jurer l'observation.

C'est aussi-là que tendent toutes les maximes si répandues dans les ouvrages d'un Strimesius , d'un Conrad Belgius , d'un Jean Bergius , d'un Grégoire Franc , d'un Martin Hundius , d'un Thomas Cartwright , d'un Zanchius , d'un Hornbeek , tous docteurs , qu'on peut regarder comme la fleur du parti protestant. A quoi se réduisent toutes ces maximes , qu'ils avoient puisées dans les écrits de Luther & de Calvin ? A dire que d'imposer aux consciences la nécessité de souscrire à des expressions qui ne sont pas de l'écriture , c'est leur imposer un joug humain ; c'est déroger à la plénitude & à la perfection des saints livres , & les déclarer insuffisans à expliquer la doctrine de la foi ; c'est attribuer à d'autres paroles qu'à

qu'à celles de Dieu la force de soutenir les consciences chancelantes ; c'est enseigner Dieu , & entreprendre de parler mieux que lui de ses mysteres ; c'est enfin ôter à l'entendement des hommes cette liberté que J. C. & les Apôtres lui ont laissée. Mais à qui, dirai-je avec l'illustre Bossuet dans son sixième avertissement sur les lettres de M. Jurieu , à qui tous ces docteurs en veulent-ils , si-non manifestement à ceux qui voudroient obliger les Ariens , les Pelagiens , les Sociniens & tous les autres hérétiques , à dire que J. C. est Dieu éternel ? Que le pere , le fils & le Saint Esprit sont un seul Dieu souverainement & uniquement adorable , d'une même majesté & d'une même nature ? à dire que Dieu & l'homme en J. C. sont une même & seule personne , à qui est due une seule & même adoration avec le pere & le Saint Esprit ? à dire qu'il y a un péché originel véritablement transmis de notre premier pere jusqu'à nous ? à dire que la grace intérieure est absolument nécessaire à chaque action de piété ? à dire que les damnés auront à souffrir la peine d'un feu éternel autrement que S. Jude ne l'a dit des habitans de Sodôme & de Gomorrhe , ou autres choses semblables ? Et en un mot , à qui en veulent-ils , si ce n'est à ceux qui voudroient pousser les hérétiques , quels qu'ils soient , au delà des expressions de l'écriture , qu'ils détournent , comme dit S. Pierre , à un mauvais sens , & les

84 DE L'INTOLERANCE

tirer de leur étendue & de leur généralité.
C'est bien à tort que les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, de Chalcedoine, ont obligé la conscience des fidèles à recevoir leurs formules de foi sous peine de mort & de damnation ! C'est bien dommage que les principes de la Reforme n'aient pas été connus des Ariens, des Macédoniens, des Nestoriens, des Eutychiens ! Ils auroient bien dû répondre à ces conciles, qu'ils en agissoient tyranniquement avec eux, en les obligeant à recevoir pour articles de foi des façons de parler *toutes humaines*. Mais si la crainte qu'on ne nous reproche de parler mieux que le Saint Esprit de ses mystères, nous empêche de nous servir contre les hérétiques d'autres expressions que celles qui se lisent dans la Bible, il faut se résoudre à tendre les bras à toutes les sectes, du moins à celles qui la reçoivent dans toutes ses parties. Or qu'est-ce cela, si - non introduire dans le Christianisme qui sauve, toutes les sectes qui se parent de ce nom ; ce qui, comme l'on voit, emporte avec l'indifférence de toutes les religions la ruine de la vraie religion.

Il paroît par les plaintes, que quelques ministres Anglois porterent en 1690 au Synode convoqué cette année à Amsterdam contre les Indifférens, & principalement
par

par la réponse que fit ce Synode, que ce parti dès-lors étoit très-nombreux, puisqu'on en parloit comme d'un torrent dont il falloit arrêter le cours. Voici les termes du Synode : » Nous apprenons par les mé-
 » moires & les instructions de plusieurs
 » églises, que quelques esprits inquiets
 » & téméraires sèment dans le public &
 » dans le particulier des erreurs capitales,
 » & d'autant plus dangereuses, que sous
 » le nom affecté de charité & de la tolé-
 » rance, elles tendent à faire glisser dans
 » l'ame des simples le poison du Socinia-
 » nisme & l'indifférence des religions. «

Le Ministre Jurieu, malgré sa tendresse pour la Réforme qui l'engageoit à en dissimuler le mal, a été forcé d'avouer, que le monstre de l'indifférence avoit pris naissance dans son sein, qu'il avoit été nourri secrètement en France, qu'il ne s'étoit produit au grand jour que dans la Hollande, où il avoit commencé à respirer un air plus libre. » Le rideau, nous dit-il, a
 » été tiré, l'on a vu le fond de l'iniquité;
 » & ces Messieurs se sont presque entiè-
 » rement découverts, depuis que la per-
 » sécution les a dispersés en des lieux où
 » ils ont cru pouvoir s'ouvrir avec liber-
 » té. . . . Les jeunes gens, dit-il encore,
 » venus tout nouvellement de France,
 » gros de la tolérance universelle de tou-
 » tes.

86 DE L'INTOLERANCE

» tes les hérésies & de leur esprit de li-
» bertinage , ont cru que c'étoit ici le vrai
» tems & le vrai lieu d'en accoucher. «
Pendant que ces Indifférens étoient en Fran-
ce , sous les yeux des Catholiques qui les
éclairoient de si près , ils n'osoient se dé-
clarer ; mais à peine touchent ils les bords
de la Hollande , lieux où la réforme donne
des loix , qu'ils se montrent tels qu'ils sont ,
& qu'ils accouchent de ce dogme nouveau ;
comme si un pays , où domine la Réfor-
me , étoit le seul qui fût favorable à sa
naissance.

C H A P I T R E VII.

*Que la tolérance des erreurs une fois admise
ne connoît plus de limites , & qu'il faut
nécessairement l'étendre au delà des bornes
du Christianisme.*

C'EST un terrible inconvénient pour la
Réforme , de se voir obligée par ses
propres principes à tolérer les erreurs so-
ciniennes. Car moyennant cette tolérance
qui sauve les hommes , en ôtant tous les
mystères , en éteignant les feux éternels ,
& en mettant au large la raison , il ne lui
fera gueres possible de retenir ses propres
ensans constamment attachés à ses dogmes.
En

En accordant aux Sociniens cet avantage qu'on peut se sauver dans leur religion , on leur donne en même tems celui d'y pousser entièrement des esprits qui n'avoient pour elle que de la tolerance ; mais qui en détestoient les dogmes. Le passage d'une religion , qui par les mysteres qu'elle propose à croire , essaye , s'il est permis de parler ainsi , jusqu'où peut aller la docilité de l'esprit humain pour la révélation ; le passage de cette religion , dis-je , à une autre qui comme la Socinienne est de plein pied , lève toutes les difficultés , applanit toutes les hauteurs , devient très-facile , lorsque c'est le salut qui le fraye.

Mais si le Socinien trouve grace aux yeux du Protestant , pourquoi le Juif , le Musulman , le déïste , ne l'y trouveroient-ils pas ? Le christianisme seroit-il donc une barrière insurmontable à la tolerance chrétienne ? C'est ce qu'il faut examiner.

Si croire en J. C. lors même qu'on ne croit point à sa doctrine , est une raison suffisante pour être sauvé , je ne vois pas pourquoi le refus de croire en lui seroit un obstacle éternel au salut. Il faudroit pour cela que ce refus fût accompagné d'une fierté d'esprit & d'une malice de cœur , telles que ces deux choses ne se trouvent point dans les Sociniens. L'intention de J. C. en fondant sa religion , n'a pas été
seule-

88 DE L'INTOLERANCE

seulement qu'on crût en lui. Une foi si informe, si mutilée, ne s'accorde point avec le dessein qu'il a eu de dominer sur l'homme tout entier; sur son esprit, en le captivant sous la créance des dogmes les plus incompréhensibles; sur son cœur, en lui commandant le sacrifice de ses passions les plus chères. Or, pense-t-on qu'il y a plus de bonne foi dans un Socinien, qui élevé dans le sein du christianisme, en nie tous les mystères, que dans un Juif, qui ne croit, mais dont le symbole de la foi est moins étendu? Le Juif suit une religion que le chrétien lui accorde avoir été autrefois chérie de Dieu; il pense que Dieu l'aime encore. On avouera que c'est une erreur bien pardonnable que celle de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé. Si vous concevez de la bonne foi dans un Socinien, & que ce soit pour vous une raison de le sauver, je ne comprends pas comment vous pourriez vous dispenser d'en admettre une égale dans le Juif, & de lui ouvrir les portes du ciel.

Ce que je dis du Juif, je puis le dire du déiste. Sa religion, comme l'on fait, diffère peu de celle du Socinien. Il paroît au premier qu'il vaut mieux ne point recevoir l'évangile à cause des mystères qu'il renferme, & qui choquent autant sa raison que celle du Socinien, que de le recevoir com-

me

me celui-ci le fait ; & de nier ensuite les mysteres qui y sont si clairement exprimés. Ce n'est point en lui une erreur d'entendre les écritures dans le sens des Catholiques & des Protestans ; mais c'en est une en lui de les rejeter à cause des mysteres qu'elles contiennent. Mais lequel vaut le mieux , je vous prie , de rejeter les écritures , dont on pénètre le vrai sens , à cause des mysteres qui y sont compris , ou de retenir ces mêmes écritures , à condition d'en tourmenter & d'en tordre le texte à sa fantaisie , jusqu'à ce qu'enfin on l'ait forcé à faire disparoître tous les mysteres & à ne plus violenter le sens humain ? Le premier est le crime du déiste , le second celui du socinien. Ils sont tous deux également punissables , ou tous deux également dignes de grace.

Le Musulman viendra à son tour , & demandera au Protestant la même grace que celui-ci est forcé d'accorder au Juif & au déiste. Si l'on peut être sauvé , sans être chrétien , pourquoi , parce que je ne le suis pas , me fermez-vous l'entrée du Ciel ? Nous naissons Musulmans , comme vous autres vous naissez Chrétiens. Le respect qui vous attache à J. C. est le même qui nous attache à Mahomet. Nos esprits pliés dès notre tendre enfance à la religion que nous professons , ont pour le moins autant d'obstacles

90 DE L'INTOLERANCE

d'obstacles à surmonter, que les esprits imbus du socinianisme. Jusqu'à ce que vous nous ayez prouvé que les sociniens & les déistes l'emportent sur nous pour la bonne foi, nous nous croirons très-assûrés de notre salut, & nous ne nous presserons pas d'embrasser votre religion. Depuis que vous nous avez appris qu'il y a des erreurs innocentes, nous vous déclarons que nous sommes assez tranquilles dans les nôtres. Car pourquoi Dieu nous puniroit-il de nos erreurs, tandis qu'il excuse celles des autres ? Elles sont, dites-vous, invincibles, & par cela même involontaires. Mais si tel est le caractère des erreurs sociniennes, nous avons tout lieu de croire qu'il en est ainsi des nôtres. Il ne nous paroît pas qu'il soit plus évident que le Christianisme est divin, qu'il l'est que J. C. est Dieu, si l'on reconnoit une fois pour divin le nouveau testament qui est le code des chrétiens. Le Socinien se justifiera de la même manière, aux dépens du Lutherien & du Remontrant, que le Juif & le Mahometan se justifient aux siens. D'où il résulte que la tolérance s'échappe du cercle du christianisme, dans lequel on l'avoit d'abord renfermée ; qu'on ne peut sauver les Lutheriens & les Arminiens, sans sauver en même tems les Sociniens ; que ces derniers ne peuvent entrer dans le ciel, sans attirer

attirer sur leurs pas les Juifs, les Musulmans, les déistes.

Cette gradation de conséquences, qui s'étend depuis le Lutherien, l'Arminien, qu'on tolère dans la réforme, jusqu'au Socinien, au Juif, au Musulman, au déiste qu'on doit tolérer, frappa si vivement Mr. Papin, neveu de Mr. Pajon ministre d'Orléans, qu'elle le ramena dans le sein de l'église Catholique. Le jeune ministre, célèbre dans son parti pour son esprit & son savoir, étoit Protestant de la meilleure foi du monde. Enivré du zèle de la réforme, il auroit voulu lui gagner tous les hommes. Comme le caractère de son esprit étoit d'être suivi dans ses raisonnemens, & de pousser un principe dans toutes ses conséquences, il donna à pleines voiles dans la tolérance universelle. Quelque persuadé qu'il fût de la divinité de J. C. les principes de la réforme, auxquels il étoit fidèle, ne lui permettoient pas de condamner les Sociniens, qui lui paroissent trouver l'excuse de leur erreur dans le défaut d'une autorité légitime qui pût ramener à la vérité leur raison chancelante par elle-même. La réforme lui avoit appris à regarder comme une tyrannie toute autorité en fait de religion. Encouragé par les beaux esprits de sa secte, il ne lui venoit pas seulement dans l'esprit qu'on pût
refuser

92 DE L'INTOLERANCE

refuser la tolérance à quelque hérétique que ce fût, même à un Socinien. Par une suite de ce mouvement qu'ils lui avoient imprimé, il marchoit toujours en avant, s'enfonçant de plus en plus dans les voyes larges de la tolérance. Déjà plein de charité pour le Socinien, qu'il toléroit par système, il étoit prêt à franchir les dernières limites du christianisme, à mettre le salut hors de J. C. & à tolérer toute religion, ce qui est, à proprement parler, n'en avoir aucune. A la vue de cet abyme, saisi de frayeur, il fit un pas en arrière, & se jetta dans les bras de l'église qui ne fait point pardonner à l'erreur.

Bayle, le sceptique Bayle, dont l'esprit étoit pour le moins aussi juste que celui de Mr. Papin, apperçut dans toute leur étendue ces conséquences; mais il n'en fut point effrayé. Il les suivit en homme intrépide, & mit pêle-mêle en paradis le Socinien, le Déiste, le Juif, le Musulman, le Payen & le Chrétien. Le grand principe, sur lequel il s'appuie, c'est que Dieu n'a laissé aux vérités de religion aucune marque distinctive. C'est le hazard seul qui nous en met en possession. Chrétiens à Paris, nous aurions été Musulmans à Constantinople, & Payens à Pekin. Tout ce que Dieu exige de nous, c'est que nous nous attachions fortement à ce qui nous paroît être.

CH R E T I E N N E. 93

être la vérité. Que ce soit elle ou non que nous ayons rencontrée , on n'en est pas moins orthodoxe à l'égard de Dieu , qui fonde les dispositions des esprits & qui les connoît beaucoup mieux que l'orfèvre ne connoît la nature des métaux qu'il allie. Nous sommes moins faits pour trouver la vérité que pour la chercher.

Bayle s'applaudit de ce principe comme étant très-propre à applanir toutes les difficultés , & à faire disparoître comme de vains fantômes toutes les objections que l'on fait sur la recherche de la vérité en fait de religion. Mais , à dire vrai , ce principe paroît bien plutôt l'éponge de la vraie religion , que des difficultés par lesquelles on peut l'attaquer. Ce n'est pas ici le lieu de refuter un principe si pernicieux & en même-tems si destructif du Christianisme. Ce seroit donner à entendre que les Protestans que j'ai ici en vue , le favoriseroient. A Dieu ne plaise que je leur impute un sentiment dont ils n'ont pas moins d'horreur que les Catholiques. Tout ce que j'ai prétendu par-là , c'est de leur ouvrir les yeux sur le bord du précipice , où le rusé & subtil commentateur les conduit par leurs propres principes. Car voici comme il raisonne contr'eux. Vous trouvez mauvais que j'aie avancé quelque part, qu'un homme qui a cherché sincèrement & soigneuse-

94 DE L'INTOLERANCE

gneusement la vérité, doit aimer ce qui lui paroît être vérité, & que c'est-là sa vérité toute trouvée. Vous vous récriez fort à cette occasion contre moi, comme si vous ne disiez pas la même chose, & que cela ne se déduisît pas nécessairement de vos principes. Quelle assurance parfaite pouvez-vous fonder sur votre propre faillibilité? Conciliez-moi, je vous prie, ces deux choses d'une manière qui sauve l'honneur de la Réforme. Direz-vous qu'on trouve toujours la vérité, lorsqu'on la cherche avec amour & sincérité? Pourquoi donc le Lutherien & le Remontrant ne la trouvent-ils pas? Ho, dites-vous, c'est qu'ils manquent de ces heureuses dispositions? Pourquoi donc les tolérez-vous, & pourquoi Dieu excuse-t-il leurs erreurs? Qui êtes-vous pour marquer un terme à l'indulgence divine? Si Dieu pardonne au Lutherien & au Remontrant leurs erreurs; pourquoi ne voulez-vous pas qu'il pardonne au Socinien, au Musulman, au Juif, au Deïste, au Payen, des erreurs qui certainement ne sont pas plus criminelles? D'ailleurs ce qui vous tient lieu de vérité & ce qui vous assure que vous l'avez, tous ces gens-là l'ont comme vous. Ils sont tous satisfaits de leur religion, comme vous pouvez l'être de la vôtre. Ils éprouvent le même repos & la même tranquillité d'esprit. Ils regardent

C H R E T I E N N E. 95

regardent du haut de leur esprit ceux qui ne pensent pas comme eux , & n'épargnent point à leur égard les sentimens de pitié , de haine & de mépris. Si c'est à ces marques que se reconnoît la vérité , il n'y a point de secte qui n'ait droit d'y prétendre ; n'y en ayant aucune qui de ce côté-là le cède à ses rivales.

C H A P I T R E V I I I.

*Que l'autorité infallible est la seule digne qu'on
puisse opposer au torrent de l'indifférence
des religions*

JE crains bien qu'en prononçant ce mot d'*autorité infallible* , je ne révolte contre moi tous les esprits Protestans. Elle ne se présente à eux que sous l'idée d'une tyrannie qui met notre raison dans les fers , & qui l'oblige à adorer les interprétations qu'elle donne à l'écriture. A les en croire , les Catholiques qui se laissent conduire par les lisières de l'autorité , sont de pauvres aveugles qui ne savent où on les mène & qui croient d'autant plus mériter , qu'ils éteignent entièrement le flambeau de la raison qui devoit les éclairer. Ils leur font l'honneur de les regarder comme de vraies machines qui ne pensent point d'eux-

96 DE L'INTOLERANCE

d'eux-mêmes, lorsqu'il s'agit de religion. Pardonnons aux Protestans leurs invectives & leur mauvaise humeur contre une autorité qu'ils ne pourroient reconnoître, sans renverser de leurs propres mains le grand ouvrage de la Réforme. Mais les abus qui naissent du renversement de cette autorité, devroient bien leur ouvrir les yeux sur la nécessité de la rétablir. » C'est
 » le seul moyen laissé aux fidèles, dit l'il-
 » lustre Bossuet, dans une doctrine aussi
 » haute que celle du christianisme, & dans
 » une aussi grande profondeur que celle
 » de l'écriture, d'entretenir parmi eux
 » l'unité que leur ordonne S. Paul en leur
 » disant, *soyez d'un même cœur & d'une*
 » *même ame, ayant tous les mêmes senti-*
 » *mens.*

L'époque fatale de toutes ces malheureuses divisions, qui ont déchiré le christianisme, est marquée à la naissance de la Réforme. Luther n'eut pas plutôt renversé les bornes posées par nos peres, qu'on vit tout à coup se répandre dans le monde Chrétien une multitude effroyable d'erreurs plus énormes les unes que les autres. Le monde ébranlé par ses disputes, & toujours prêt à enfanter quelque nouveauté, mit presque tout le Christianisme en question. Les mysteres, qui n'avoient reçu aucune atteinte depuis 12 cens ans, entrèrent

entrèrent dans les controverses d'un siècle où toutes les nouveautés avoient droit de se produire. Les Sociniens dès-lors inonderent la Réforme; & forts de ses principes, ils osèrent jusques dans son propre sein conjurer contre la divinité du fils de Dieu. En vain reclama-t-elle contre ces hardis Novateurs une autorité dont elle avoit eu l'imprudence de se dépouiller. La liberté de penser avoit été le charme qu'elle avoit employé pour engager les esprits à en secouer le joug; mais elle n'avoit pas prévu que par-là elle les jetteroit dans des opinions libertines. Elle convoqua des conciles, pour arrêter dans sa course le torrent impétueux de l'indifférence, qui ne tend à rien moins qu'à renverser le Christianisme. Mais de quelle force pouvoit être une autorité dont les fondemens étoient si débiles? Le feu, qu'elle voulut éteindre, couva quelque tems dans son sein, pour se rallumer bientôt après plus vivement que jamais. Dès-lors elle vit avec chagrin se former dans sa communion un peuple immense d'Indifférens, marchant à grands pas sous les drapeaux de Socin & d'Episcopus, à la tolérance universelle des religions. C'est sur-tout en Angleterre qu'ils se montrent plus à découvert. Elle voudroit se cacher ce mal domestique qui la dévore & la consume; mais il lui échappe.

98 DE L'INTOLERANCE

pe de tems en tems des plaintes ameres contre le progrès d'un mal qu'elle n'a pas la force d'arrêter. Elle voudroit nous faire accroire que ce mal nous est commun avec elle. *La communion de Rome*, nous dit-elle par la bouche du ministre Jurieu, *a senti ce torrent d'impiétés qui a presque inondé l'église: ce qui a obligé ses auteurs à écrire plusieurs ouvrages, pour prouver la vérité de la religion Chrétienne.*

» Mais répond le grand Bossuet, pour
 » rendre les choses égales, il faudroit nous
 » nommer les Royaumes Catholiques, où
 » l'on prêche publiquement le socinianif-
 » me & l'indifférence; les conciles qu'on
 » y tient contre ces erreurs, & les
 » moyens extraordinaires dont on croit
 » avoir besoin pour en exterminer les sec-
 » tateurs. . . . mais après tout, & pour le
 » prendre de plus haut, la question n'est
 » pas de savoir si le nombre des Indiffé-
 » rens, c'est-à-dire, celui des impies,
 » s'augmente dans la chrétienté, & s'il
 » peut y en avoir de cachés parmi nous;
 » ce qu'il faut examiner, c'est d'où cet-
 » te race est venue, de quel principe elle
 » est née, & pourquoi elle se déclare hau-
 » tement parmi les Protestans. D'abord
 » on avouera, pour peu qu'on ait de bon-
 » ne foi, que l'église romaine y est oppo-
 » sée par sa propre constitution. Une
 » église

» église qui pose pour fondement qu'il n'y
 » a de vie ni de salut que dans sa commu-
 » nion, est sans doute opposée par sa na-
 » ture à l'indifférence des religions. Une
 » église qui à pour règle de sa foi, qu'elle
 » doit avoir aujourd'hui celle qu'elle
 » avoit hier, qui croit que celle d'hier est
 » de tous les siècles passés & futurs, en-
 » sorte que la vérité régnera éternellement
 » dans sa communion, & qu'il y a une
 » promesse divine qui l'en assure, est in-
 » compatible par son propre fonds avec
 » toutes les nouveautés, & d'autant plus
 » opposée à celle des Sociniens & des To-
 » lérans ou Indifférens, que leurs inno-
 » vations sont plus hardies. Qu'on vien-
 » ne à dire à une telle église qu'elle ne
 » doit pas adorer le fils de Dieu autant que
 » le pere; ou que J. C. n'est pas à propre-
 » ment parler, un rédempteur qui ait vrai-
 » ment satisfait pour elle & payé un prix
 » infini; ou que l'enfer n'est pas éternel
 » comme la béatitude qui nous est pro-
 » mise; ou qu'on puisse trouver son salut
 » autre part qu'avec J. C. & son église:
 » elle bouchera ses oreilles, pour ne point
 » ouïr de tels blasphêmes, & repoussera
 » de toute sa force ces novateurs avec un
 » concours universel. Il faut qu'ils for-
 » tent ou qu'ils se cachent si bien, qu'il
 » ne leur reste d'asile que celui de l'hy-
 » E 2 » pocrisie,

200 DE L'INTOLERANCE

» pocrisie, qui se condamne elle-même à
 » des ténèbres éternelles. Voilà où en
 » sont réduits tous les novateurs dans l'E-
 » glise Catholique. Qu'on laisse reposer
 » les peuples sur cette foi & sur la pro-
 » messe divine, jamais les nouveautés ne
 » seront seulement écoutées. Mais que
 » l'on commence à dire avec la réforme,
 » qu'il y a sept ou huit cens ans plus ou
 » moins, que l'erreur & l'idolâtrie régnerent
 » dans l'église, c'en est fait : la chaîne est
 » rompue : la promesse est anéantie : on ne
 » tient plus à la succession. L'Antechrist
 » qui ne commençoit qu'au septième ou
 » huitième siècle, si l'on veut, prendra nais-
 » sance au cinquième, en la personne de S.
 » Leon : si l'on veut, la corruption aura
 » commencé au concile de Nicée : ce sera
 » plutôt, si l'on veut, & dès le tems qu'on a
 » condamné Paul de Samosate, qui nioit la
 » préexistence du fils de Dieu : il n'y a
 » plus de digues à opposer à cette pente
 » secrète, qui porte l'esprit de l'homme
 » à cette religion de *plein pié*, qui suppri-
 » me tout l'exercice de la foi & tout
 » devient indifférent. « Que pourrois-je
 ajouter à cet éloquent morceau de l'illustre
 Prélat ?

Je n'entrerais point ici dans les différen-
 tes preuves qu'on tire de l'écriture, &
 sur lesquelles on fonde l'infailibilité de
 l'église

l'église. Il me suffit d'observer, que si l'essence d'une religion consiste dans la créance d'un certain nombre de dogmes surajoutés par la révélation à ceux que la raison enseigne, il est naturel de penser que Dieu qui en est l'auteur, aura établi des ministres pour être les fidèles interprètes des écritures qui les contiennent, & pour affermir la foi chancelante des peuples qui leur seront soumis. Toute loi suppose des juges qui l'interprètent, & au jugement desquels ceux qui la reconnoissent pour leur règle, sont obligés de déferer. C'est une maxime de bon sens, qui a lieu dans tous les tribunaux de la justice humaine. Mais reconnoître des juges en matiere de religion, c'est la même chose que de les croire infailibles. Car il n'en est pas ici de même que dans un procès, où les juges peuvent se tromper. Si les passions qui les préoccupent, ont fermé leurs yeux à la vérité qui parloit pour moi, si en conséquence ils ne m'ont pas rendu justice, c'est un malheur sans doute pour moi, mais un malheur après tout qui n'est que temporel : au lieu qu'il y va de mon salut, si je me livre à des juges qui égarent ma foible raison & la remplissent d'erreurs directement contraires aux vérités que Dieu a révélées, & qu'il n'a révélées que pour être l'objet de ma foi. L'infailibilité de l'église est

102 DE L'INTOLERANCE

donc fondée d'une part sur l'impuissance où je suis de fixer par moi-même le vrai sens des écritures qui sont la règle de ma foi, & de l'autre sur l'obéissance que je dois aux pasteurs qui sont préposés pour me conduire. Le dogme, qui est celui de la raison en même-tems qu'il l'est de la révélation, entre naturellement dans les esprits qui ne sont pas d'ailleurs prévenus. Les Protestans eux-mêmes seroient les premiers à l'adopter, si par lui-même il n'entraînoit la créance de certains dogmes, tels que la présence réelle, la transubstantiation, le culte des images, l'invocation des saints, contre lesquels ils se roidissent de toutes les forces de leur esprit. Ils conviennent que l'infailibilité applanit beaucoup de difficultés, & que ce point une fois accordé à leurs adversaires, tout s'explique heureusement dans leur système.

Les Protestans ont beau faire, & déclamer hautement contre la nécessité d'une autorité infailible, ils y reviennent d'eux-mêmes, tant la pente vers elle est rapide ! Ils suppriment le mot d'*infaillible* & retiennent la chose. Leurs synodes prononcent avec la même autorité que les conciles de l'église Romaine. Ils lancent l'anathème contre ceux qui sont réfractaires à leurs décisions. Vous les prendriez alors pour de vrais Romains. Mais si ceux-ci les avertissent

C H R E T I E N N E. 103
avertissent qu'ils s'oublient, en voulant les
imiter, vous les voyez pour lors se faire
violence à eux-mêmes, & faire taire ce cri
d'infailibilité que leurs adversaires avoient
surpris en eux, lorsqu'ils n'étoient pas sur
leur garde, & qu'ils s'occupoient unique-
ment de la vérité.

C H A P I T R E I X.

*Réponse à quelques difficultés proposées contre
l'infailibilité.*

IL faut que je perce & que je me fasse jour
à travers toutes ces petites difficultés,
qui jettent de l'ombre sur l'infailibilité,
pour arriver à celles qui doivent faire im-
pression sur un esprit judicieux.

L'infailibilité, vous dit-on, étant une
faveur particuliere du Saint Esprit, ne peut
être prouvée que par la révélation. Or,
pour la connoître cette révélation, il n'y
a que deux moyens, qui sont ou de fouil-
ler dans les écritures pour l'y chercher,
ou de s'adresser à l'église pour en être ins-
truit. Si vous consultez les écritures, vous
donnez prise sur vous aux Protestans qui
vous objecteront, que puisque de votre
aveu elles sont suffisantes pour décider
l'importante & obscure question de l'auto-

104 DE L'INTOLERANCE

rité de l'église vous pouvez bien vous en tenir à elles pour les autres questions. Si vous avez recours à l'église, il vous arrivera de décider par son autorité l'autorité qu'elle doit avoir sur vous ; ce qui est, comme on appelle dans les écoles, un cercle vicieux. Mr Nicole, avec tout son esprit, ne put éviter le piège, il s'enferma de lui-même. En avouant que l'écriture est suffisante pour décider l'autorité de l'église, il renversa lui-même tout ce qu'il avoit bâti. C'est ce qui fit dire à Bayle, dans sa république des lettres où il parle du livre intitulé *les Calvinistes convaincus de schisme*, que Nicole est un fleuve majestueux qui roule ses eaux lorsqu'il attaque les Protestans, & qu'il n'est qu'un ruisseau, qui resserré dans un détroit ne jette qu'un filet d'eau avec précipitation, lorsque ses adversaires l'attaquent à leur tour sur l'autorité de l'église.

Pour un sceptique comme Bayle, rien n'est plus délicieux que l'embarras dans lequel deux partis cherchent à se jeter. Sa joye redouble à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à s'en tirer. Elle se peint, elle éclate dans les paroles suivantes de cet auteur, 2. part. com. phil. Chap. 10. » Depuis que les Protestans sont sortis de l'église Romaine, on ne cesse d'objecter qu'en ruinant l'autorité de l'église,

» se, ils s'engagent à trouver la vérité par
 » l'examen de l'écriture, & que cet exa-
 » men surpassant les forces d'un particu-
 » lier, ils engagent leurs gens à n'avoir
 » jamais aucune certitude légitime de leur
 » croyance, puisqu'elle se résout à ce fon-
 » dement, *je trouve que j'ai raison d'enten-*
 » *dre ainsi l'écriture, donc j'ai raison de l'en-*
 » *tendre ainsi.* Nous nous plaignons qu'a-
 » près avoir mille fois répondu à cet ar-
 » gument, on nous le propose tous les
 » jours, & qu'en France sur tout on le
 » raffine & on le subtilise le plus qu'il est
 » possible. Mais il faut avouer en un cer-
 » tain sens, qu'ils ont raison de le propo-
 » ser & le repropofer, parce qu'on n'y
 » répond point, & qu'on n'y sauroit ré-
 » pondre, en supposant, comme l'on fait
 » d'ordinaire, que Dieu demande de l'hom-
 » me privativement & exclusivement à
 » toute vérité putative, qu'il connoisse la
 » vérité absolue, & qu'il sache certaine-
 » ment qu'il la connoît. Avouons la det-
 » te; ni savans, ni ignorans ne peuvent
 » en venir-là par la voye de l'examen....
 » Il n'est pas possible d'arriver à une telle
 » idée, à l'égard de ce seul point de fait,
 » qu'un tel passage de l'écriture a été bien
 » traduit, que le mot qui est aujourd'hui
 » dans le Grec ou dans l'Hébreu, y a
 » toujours été, & que le sens que lui ont

106 DE L'INTOLERANCE

» donné les Paraphrastes , les Comment-
 » tateurs & les Traducteurs , est le même
 » que celui de l'auteur du livre. Mais en
 » un autre sens , les Catholiques Romains
 » sont fort ridicules de tant presser ces
 » difficultés , puisqu'il leur est aussi impos-
 » sible qu'à nous de s'en tirer , & qu'ils
 » n'ont point de ressource dans leurs prin-
 » cipes qui satisfasse à la condition qu'ils
 » supposent que Dieu demande de l'hom-
 » me ; c'est à savoir qu'il sache de science
 » certaine , que ce qu'il prend pour la
 » vérité n'est pas une vérité apparente
 » comme ce que les autres sectes pren-
 » nent pour la vérité , mais la vérité ab-
 » solue & réelle. Le chemin qu'ils nous
 » donnent pour en venir-là , est plus em-
 » barrassé mille fois que celui des Prote-
 » stans , comme nos auteurs le leur ont
 » fait voir , puisqu'ils supposent d'abord
 » toutes les difficultés de celui des Pro-
 » testans , à cause qu'il faut examiner les
 » passages de l'écriture où est contenu la
 » faillibilité ou l'infailibilité de l'église ,
 » & qu'outre cela il faut parcourir l'his-
 » toire de tous les siècles , pour savoir
 » discerner ce qui est effectivement une
 » tradition Apostolique , de ce qui ne l'est
 » que selon les vaines prétentions de quel-
 » ques-uns. «

Cette objection est terrible sans doute ;

&c

& il est de l'intérêt commun du Christianisme de travailler à la détruire. Le Catholique accuse le Protestant d'avoir tissé lui-même le nœud avec lequel le sceptrique les serre fortement l'un & l'autre. Le premier dit au second : tant que vous vous en tiendrez à ne laisser aux particuliers d'autre moyen pour connoître la vérité que la voye d'examen & de discussion, il vous sera impossible de répondre d'une manière plausible aux objections triomphantes du sceptrique Bayle. Les Claudes & les Jurieux, ces grands hommes de la Réforme, ont échoué d'une manière pitoyable dans la réfutation qu'ils ont prétendu faire des écrits des Bossuets & des Nicoles. Pour sortir du labyrinthe où leurs principes les engagent, ils n'ont trouvé d'autre issue que le fanatisme. Car quel autre nom donner à ce rayon, à ce goût, à ce sentiment, avec lesquels ils ont tranché la difficulté proposée par nos plus habiles Controversistes ? Le Catholique, dites-vous, est lui-même jetté sur l'écueil où il brise le Protestant. S'il en est ainsi renonçons au Christianisme & devenons sceptriques. C'est l'asile que nous offre Bayle : il nous est dès-lors impossible de nous assurer de la vérité révélée, & conséquemment il n'y a point d'autre choix à faire pour nous, que celui de nous tenir où nous nous trouvons, &

108 DE L'INTOLERANCE

d'être toujours de la religion dominante. Mais pourquoi le Catholique seroit-il dans le même embarras que le Protestant pour connoître la vérité ? C'est, dires-vous, parce que l'autorité de l'église a pour lui les mêmes difficultés, dont sont hérissés les autres dogmes pour le Protestant ; sans compter celles qui naissent du fonds même de la tradition dont il est obligé de parcourir les différentes branches dans toute l'étendue des siècles qu'elle remplit. C'est cette difficulté que le Protestant presse fortement contre le Catholique ; difficulté, dit-on, qui fit pâlir le grand Bossuet devant le subtil Claude.

Si le Catholique étoit obligé d'aller fouiller dans les écritures, pour y puiser le dogme de l'infailibilité promise à l'église, j'avoue que la rétorsion du Protestant auroit lieu en partie mais non en tout. Car enfin il est incomparablement plus aisé de décider par l'autorité des écritures la seule question de l'infailibilité, que ce tas immense d'autres questions qui n'ont pas à beaucoup près la même clarté. Mais je ne veux point me prévaloir de ce petit avantage ; & j'accorde volontiers au Protestant que les passages qui concernent l'autorité de l'église sont extrêmement obscurs & qu'ils sont susceptibles de mille interprétations arbitraires. Mais en lui faisant cet aveu,

que

que prétend-il de moi ? Croit-il que de me prouver que l'écriture n'est pas nette sur ce cette question , ce soit une bonne raison pour m'engager à la prendre ici pour juge ? J'en conclus au contraire contre lui , que l'écriture seule ne suffit pas pour décider cette question. Ce n'est point à l'église non plus que j'aurai recours pour m'assurer par elle de son autorité. Je veux éviter le ridicule de prouver une chose par cela même qui devrait être prouvé par elle. Ma foi n'est point , comme me le reproche le Protestant , à la merci d'une autorité qui me défendrait de voir par mes yeux , & qui ne se croiroit respectée de moi que parce que je n'oserois pas penser. Mon hommage n'est digne d'elle , qu'autant qu'il est libre & éclairé. C'est à la raison , ce guide que Dieu m'a donné pour me conduire , & dont au moins je dois faire usage pour l'objet le plus important de ma vie ; c'est à la raison , dis-je , à ne me remettre entre les bras de l'autorité , & de celle-ci dans les bras de la foi , qu'après qu'elle m'a convaincu que cette autorité est légitime , & que je puis m'en fier à elle pour régler ma créance. Il ne faut pas beaucoup de raisonnemens pour en venir-là. Les simples & les ignorans y sont bien plus propres que les savans & les beaux esprits. Ils sentent beaucoup mieux leur ignorance

&

110 DE L'INTOLERANCE

& leur incapacité , & conséquemment le besoin qu'ils ont d'une autorité qui les conduise comme par la lisière à la vérité , à travers cet amas d'erreurs dont est bordé le chemin glissant qui y mène. *L'église a plus de lumieres que moi , elle est donc plus croyable que moi* : ce raisonnement tout simple entre de lui-même dans un esprit , que les préjugés de religion n'ont pas fermé à ce qui rayonne si clairement dans son entendement. Il fait partie , de l'aveu même de Bayle , de ce sens commun qui persuade aux hommes de s'en rapporter , en fait de religion , aux interpretations des personnes préposées au culte divin. Ce principe , que chaque particulier doit faire ceder ses lumieres à celles des plus éclairés , qui ont l'administration des affaires en main , fait le maintien de toutes les sociétés , corps & communautés politiques.

Il y auroit plus que de la mauvaise foi dans le reproche que les Protestans feroient aux Catholiques , savoir , que leur principe autorise toutes les superstitions extravagantes du paganisme. L'autorité , je l'avoue , est un maître que se donnent les Catholiques , & les Protestans ne feroient pas mal de les imiter ; mais ils ne lui soumettent leur fierté naturelle , qu'après s'être assurés qu'elle est légitime. Les Protestans , qui se croient assez de capacité pour
soumettre

soumettre à leur examen les points les plus
 délicats de la religion, doivent reconnoître
 du moins dans les Catholiques cette por-
 tion de bon sens qui les éclaire sur leur
 propre imbécillité. Ils ont assez d'esprit
 pour sentir que Dieu ne leur en a donné
 qu'autant qu'il faut pour se laisser conduire
 à l'autorité. Quand ils viennent à choisir
 entre les différentes sectes qui partagent le
 Christianisme, celle qui leur paroît en-
 être la portion la plus pure, la plus exqui-
 se, ils sont censés convaincus de la divinité
 de cette religion. Jusqu'ici les Catholiques
 & les Protestans sont parfaitement d'ac-
 cord. Ils ne commencent à se diviser que
 dans la manière dont chaque parti prétend
 qu'on doit interpréter les écritures. Les Ca-
 tholiques pensent qu'il est plus raisonnable de
 se fier à l'interprétation que leur ont donnée
 pendant plusieurs siècles ceux qui ont gou-
 verné le vaste corps de la communion Ro-
 maine, que de s'en rapporter à celle qu'on y
 donne soi-même. Il ne s'agit plus que de sa-
 voir de quel côté se trouve la raison.

Les Catholiques arrêtent tout court les
 Protestans, en leur demandant pourquoi ils
 rejettent avec des airs si hautains & si dédai-
 gneux, touchant l'interprétation des écritu-
 res, une autorité qu'ils sont trop heureux de
 recevoir touchant leur intégrité, leur auten-
 ticité, leur vérité, leur divinité. C'est tout
 douce-

112 DE L'INTOLERANCE

doucement & sans s'échauffer qu'ils les prient de leur donner sur cela une réponse qui ne sente ni le fanatique ni l'enthousiaste. C'en seroit une, par exemple, que celle qui seroit intervenir dans le discernement des livres divins, ce rayon & cette illumination, ce goût & ce sentiment, dans lesquels deux ministres très-habiles ont mis tout le fort de la religion Réformée. Je me donnerai bien de garde de disputer avec des gens qui seroient dans de tels sentimens. On ne dit point des raisons à des illuminés. Pour éviter ce reproche auquel les Catholiques s'attachent constamment, les Protestans n'ont rien de mieux à faire que de reconnoître l'autenticité & l'intégrité, la vérité & la divinité des livres sacrés, sur l'autorité de la tradition, qui les a fait passer jusqu'à nous, à travers l'espace des siècles. Mais alors les Catholiques ne manqueront pas de tourner contre les Protestans les raisons que ceux-ci allèguent aux déistes, pour leur prouver qu'on peut se reposer de leur autenticité & de leur intégrité, sur la tradition tant orale qu'écrite. Si cette tradition leur notifie suffisamment l'autenticité & l'intégrité des livres sacrés, pourquoi ne pourroit-elle pas leur garantir le vrai sens que les Apôtres leur ont attaché? Le dernier n'est pas plus difficile que le premier.

Les Protestans ont comme les Romains
leurs

leurs traditions , auxquelles ils sont obligés de se soumettre , quoiqu'ils protestent hautement que l'écriture est leur seul guide. Ce n'est , en effet , que par une tradition suivie & constante qui dépose pour l'autenticité & l'intégrité des livres sacrés , qu'ils pensent s'assurer de ces deux points importans , sans lesquels il n'y a point de Christianisme. Les écritures ne peuvent se rendre à elles-mêmes un témoignage de leur vérité , ni par conséquent de leur divinité. Elles le diroient cent fois que ce ne seroit pas une raison pour y ajouter foi. Si les faits qu'elles contiennent sont vrais , la religion Chrétienne s'établit d'elle-même sur ces faits qui en sont le fondement. Mais ces faits à leur tour doivent être établis sur une autorité historique , claire & incontestable , ce qui suppose , qu'on peut s'assurer , par les règles de la critique , de l'autenticité & de l'intégrité du texte où ils sont compris. Je demande maintenant aux Protestans , qui se récrient si fort au seul nom de *traditions Romaines* * , quelles raisons

* Tout ce qui ne fait point tige dans l'église , tout ce qui n'y prend point racine , tout ce qui n'est pas marqué du sceau de l'église comme vérité reçue de la source , tout ce qui n'est pas transmis aux âges suivans avec cette marque , n'est point tradition de l'église , mais tradition de quelques particuliers , dont on est bien éloigné de prendre ici la défense.

114 DE L'INTOLERANCE

raisons ils peuvent alléguer contre-elles ; qu'on ne puisse rétorquer avec autant de raison contre celles qu'ils sont obligés d'admettre. Ils ont tellement miré & pointé leur canon contre les traditions de Rome , qu'ils ont renversé avec la même batterie les traditions de Genève. C'est ce que leur fait sentir indirectement Mylord Bolingbroke , que nous avons cité dans cet ouvrage.

Si toute tradition est fausse ou du moins incertaine , par cela seul que le canal des hommes nous la transmet dans les différens âges ; que devient l'autenticité de la Bible , & avec elle la vérité des faits qui servent de base à la divinité de la révélation ? Mais s'il y a des règles pour discerner entre les traditions vraies & les traditions fausses , c'est aux Protestans à prouver que les traditions Romaines manquent de cette condition qui caractérise les vraies. Ce sont , disent-ils , des doctrines purement humaines qui n'ont pas droit de nous subjuguier. Et pourquoi cela , s'il vous plaît ? C'est qu'elles n'ont aucun fondement dans les écritures , & qu'il nous est défendu d'avoir de la foi pour des doctrines qu'elles ne nous apprennent point. Mais avec un tel raisonnement , vous ébranlez la divinité des livres sacrés , puisque ce n'est point par eux que vous pouvez la connoître. Il faut , comme je l'ai déjà remarqué , que
quelque

quelque chose d'antérieur à ces livres rende témoignage à leur authenticité & à leur intégrité; de la même manière que J. C. avoit besoin du témoignage de son pere, manifesté d'une manière sensible par l'éclat des miracles dont il étoit environné & par cette foule de propheties où il étoit si clairement désigné. Or cette chose antérieure, qui rend témoignage à l'authenticité & à l'intégrité des livres sacrés, n'est autre que la tradition elle-même. Si cette tradition, qui certainement est différente de l'écriture, suffit aux Protestans pour leur faire faire un acte de foi sur la divinité de cette écriture; pourquoi ne produit-elle pas le même effet dans leur esprit sur d'autres vérités qui n'ont qu'elle pour appui? L'authenticité & l'intégrité de la Bible, desquelles dépend sa divinité, n'ont point d'autre fondement que la tradition qu'il plaît aux Protestans de travestir en autorité purement humaine. C'est donc sur un fondement tout humain que repose leur foi. Ils ont donc tort de crier contre les Catholiques, sous prétexte qu'une bonne partie de leur foi n'a point d'autre appui que le témoignage des hommes. Car, je vous prie, sur quel autre fondement peuvent-ils asseoir la foi qu'ils ont de la divinité des écritures? Si la tradition leur est d'un si grand secours pour former un acte de foi

sur

116 DE L'INTOLERANCE

sur la divinité des écritures ; pourquoi ne feroit-elle d'aucune ressource pour les Catholiques , qui l'appellent à leur secours , pour rendre raison de quelques articles de foi sur lesquels l'écriture garde un profond silence ?

Cette rétorsion de la part des Catholiques est un terrible argument contre la Réforme , qu'elle jette par-là dans un désordre manifeste. Après avoir reçu des mains de la tradition le plus grand de ses articles fondamentaux , savoir la divinité des écritures , où prennent leur source tous les autres fondemens de sa foi , il lui sied très-peu de faire un procès à l'Eglise Romaine sur les traditions qu'elle consacre & par lesquelles elle enchaîne la foi des fidèles. Pour se tirer d'un défilé où les Catholiques l'ont poussée , & pour anéantir toute la force de la tradition dont ils l'écrasoient , elle s'est vue contrainte de changer de batterie. Au commencement , elle disoit que les mêmes regles de critique , qui servent à constater l'autenticité & l'intégrité des livres profanes , peuvent être appliquées avec un égal succès aux livres sacrés. Donc , lui disoit-on , vous faites dépendre de la tradition l'autenticité , l'intégrité , & conséquemment la vérité & la divinité de ces livres. Commencez donc par rayer ce point fondamental de votre constitution , qu'il

n'y

n'y a d'articles de foi que ceux qu'on puise dans ces livres. Leur divinité, comme vous voyez, a un autre fondement que celui de leur autorité. Vous avez beau vous déchaîner contre la tradition, elle vous est si nécessaire, que sans elle vous ne pouvez même savoir si les livres, qui sont la regle de votre foi, sont divins.

Ce n'est plus de cette maniere que la divinité des écritures se connoît. Elle se fait sentir à ceux qui les lisent par les choses mêmes qu'elles contiennent, à peu près comme on sent le froid & le chaud, le doux & l'amer. Autrefois, on croyoit qu'une doctrine étoit véritable, parce qu'elle étoit renfermée dans les saints livres. Maintenant c'est la doctrine qui les fait croire tels. Ainsi la Réforme, qui établissoit autrefois la foi par les écritures, la compose aujourd'hui sans les écritures. Ce n'est pas le sentiment qu'on a des choses qui doit être éprouvé par l'écriture, mais c'est l'écriture qui doit être connue & sentie pour ce qu'elle est par le sentiment qu'on a des choses, avant que de connoître les saints livres, & la religion est formée sans eux. C'étoit déjà un grand fanatisme & un moyen de tromper, que ce témoignage du Saint Esprit qu'on croyoit avoir sur les livres saints, pour les discerner d'avec les autres; parce que ce témoignage n'étant attaché à au-

cune

cune preuve positive, il n'y avoit personne, qui ne pût ou s'en vanter sans raison, ou même se l'imaginer sans fondement. Mais l'excès du fanatisme est de croire, que la conscience goûte la vérité, & qu'ensuite le fidèle croit qu'un tel livre est canonique, à cause qu'il y a trouvé les vérités qui le touchent; en un mot, qu'on sent la vérité, comme on sent la lumière quand on la voit, la chaleur quand on est auprès du feu, le doux & l'amer quand on mange. Quand on vient une fois à lire l'écriture dans cette disposition d'esprit, Dieu fait avec quelle facilité on la tourne à tout ce que l'on veut. Tout ce qu'on pense y paroît dès-lors aussi certain, que si on le voyoit de ses yeux ou qu'on le touchât de ses mains. Le fanatisme est une fièvre chaude, qui rend présents les objets dont l'imagination s'est frappée.

La question des Livres Canoniques ou Apocryphes n'est pas une chose qui soit indifférente à la foi des simples, comme on voudroit nous le faire croire; autrement, ce qu'on leur donne pour assuré par la foi ne le seroit plus. Pour discerner les livres divins d'avec ceux qui ne le sont pas, je ne vois que ces trois moyens qui sont de dire, ou qu'on fait ce discernement par le témoignage & la persuasion intérieure du Saint Esprit; ou que la foi commence par sentir

sentir les choses en elles-mêmes, & que par le goût qu'on a pour les choses on apprend aussi à goûter les livres où elles sont contenues; ou enfin que le consentement de l'église universelle est nécessaire pour décider cette grande question. Le premier & le second moyen ne peuvent faire que des fanatiques. Une inspiration détachée de tous moyens extérieurs, & dont on donne soi-même & son propre sentiment pour caution à soi & aux autres, est certainement le plus assuré de tous les moyens qu'on puisse fournir aux trompeurs, & la plus sûre illusion pour outrer les entêtés: car moyennant cette inspiration, que chacun prétendra avoir par préférence sur les autres, il prendra pour elle toutes les pensées qui lui monteront dans le cœur; en un mot, il appellera Dieu tout ce qu'il songera. Or c'est-là la marque la plus manifeste d'un fanatisme outré, & tel qu'on le conçoit dans la tête d'un *Quaker* & d'un *Heernhuier*. Le troisième moyen est le seul digne d'un homme raisonnable; & s'il a quelque défaut, c'est de renverser la Réforme par ses fondemens.

Il y en a un quatrième; ce seroit d'appliquer aux livres sacrés les règles de critique que les Savans employent pour juger de l'autenticité des livres profanes. Mais ce moyen, comme l'on voit, n'est point

120 DE L'INTOLERANCE

point fait pour les simples & les ignorans. Ils ont bien autre chose à faire que d'aller étudier nuit & jour de gros livres & de pâlir dessus. Dieu qui est l'auteur de la société, comme il l'est de la religion, ne veut point que tous les hommes s'occupent d'étude. Il y a mille travaux qui ne demandent que les mains ; & ceux-là ne sont pas les moins nécessaires à la société. Les uns sont faits pour l'éclairer , & les autres pour la nourrir. Les arts mécaniques sont même plus liés à sa constitution que les arts libéraux. Les premiers sont destinés à fournir au corps ses besoins , & les seconds à fournir à l'esprit les siens. Or les besoins du corps vont avant ceux de l'esprit. Une nation ne pense à cultiver les sciences , que lorsqu'elle commence à jouir des aises & des commodités de la vie. D'ailleurs , la plupart des hommes , par un effet de la Providence qui veille à la conservation de la société , naissent avec un esprit grossier & rustique , qui ne leur permet d'autre exercice que celui des métiers les plus vils , ou celui de la culture des terres. Or ces sortes de personnes , Dieu les appelle à sa religion non moins que les savans & les beaux esprits. Comme leur imbécillité & les obstacles qui en naissent pour réfléchir jusques à un certain point , entrent dans le plan de la providence & qu'elles

qu'elles sont son propre ouvrage, ce n'est que sur ce pié-là que Dieu peut traiter avec elles. Or il exigeroit d'elles une chose impossible, si pour discerner les livres sacrés, il ne leur donnoit d'autre moyen que celui que fournissent les regles de la critique. Sa sagesse infinie demande nécessairement & indispensablement, qu'il proportionne ses loix à la condition où il a mis lui-même ses créatures; il faut donc qu'il les proportionne à la condition d'une ame unie à un corps, qui doit se nourrir & vivre en société, passer de l'enfance à l'adolescence, & se tirer de son ignorance naturelle par l'instruction. Or cette ame dans la plupart des hommes, est si pesante & si massive à cause des organes épais du corps qu'elle anime, que le seul moyen qui lui reste, pour ne pas se tromper dans le discernement des livres divins & dans le sens du texte, c'est de voir par les yeux de l'église, & de mettre sa foi à l'ombre de la sienne.

Voici un passage de Bayle qui vient bien à mon sujet. » La condition de l'homme
 » est qu'il a besoin de fuir certains corps,
 » & de s'approcher de quelques autres;
 » sans cela il ne sauroit subsister. Mais il
 » est trop ignorant pour discerner les corps
 » nuisibles de ceux qui sont favorables;
 » il auroit besoin de plusieurs méditations,

F » de

122 DE L'INTOLERANCE

» de plusieurs expériences & raisonne-
 » mens, avant que de découvrir cela. Ce-
 » pendant, comme il a un continuel be-
 » soin de s'approcher ou de s'éloigner de
 » certains corps, il mourroit mille fois,
 » s'il avoit autant de vies à perdre, avant
 » que de faire un mouvement à propos.
 » Pour obvier à cet inconvénient, Dieu
 » a fait des loix qui avertissent prompte-
 » ment l'homme, quand il faut s'appro-
 » cher ou s'éloigner des objets ; c'est par
 » le sentiment de plaisir ou de douleur
 » qu'il lui imprime à la présence de cer-
 » tains corps. Par-là il connoit non pas
 » ce que les corps sont en eux-mêmes,
 » cela n'est point nécessaire à sa conserva-
 » tion, mais ce qu'ils sont par rapport à
 » lui ; connoissance qui lui est extrême-
 » ment nécessaire & qui lui suffit. Quoi
 » Dieu, continue-t'il, n'aura point eu
 » égard à la faute du premier homme, il
 » aura fourni au genre humain, non obs-
 » tant cela, un moyen prompt & facile
 » de discerner ce qui lui est nécessaire pour
 » conserver sa vie animale ; & il auroit re-
 » fusé à tous les hommes le moyen de
 » discerner ce qui leur est propre pour
 » la vie de l'ame ? Cela n'est point ap-
 » parent, ni selon l'idée de l'ordre. « V. le
 Ch. 10. 2 p. des com. phil.

Il résulte de là que Dieu doit nous avoir
 donné

donné un guide & comme une pierre de touche , pour discerner le vrai d'avec le faux en matiere de religion. Le guide selon Bayle , cette pierre de touche , c'est le sentiment intérieur de la conscience. *Celui-là vit avec les dieux qui fait ce que veut le génie que Jupiter a donné à un chacun pour le conduire , & qui est comme une portion émanée de Dieu même , & l'entendement & la raison d'un chacun.* Cette maxime de M. Aurele est pour Bayle une preuve convaincante , qu'on peut & qu'on doit suivre l'instinct de sa conscience , soit quelle montre le vrai , soit qu'elle montre le faux. *N'en va-t'il pas de même pour la vie corporelle ? Le goût de l'un ne montre-t'il pas , comme bonne , la viande que le goût d'un autre montre comme mauvaise ? Cette diversité empêche-t'elle que chacun ne trouve son aliment , & ne suffit-il pas que les sens nous montrent la convenance qu'ont les objets avec nous , sans qu'il soit nécessaire que nous sachions leurs qualités absolues ? Il suffit aussi que la conscience d'un chacun lui montre , non pas ce que les objets sont en eux-mêmes , mais leur nature respectrice , leur vérité putative. Chacun discernera par ce moyen sa nourriture. Il faudra qu'il tâche de discerner la meilleure , & qu'il y emploie tous ses soins ; mais si lui étant présentée , sa conscience ne s'en accommode pas , & se trouve sans aucun goût pour*

124 DE L'INTOLERANCE

elle, & avec un grand goût pour une autre chose, à la bonne heure; il faudra prendre ce dernier parti.

Ainsi, nous voilà réduits à discerner, par le sentiment de la conscience, les dogmes qui nous conviennent d'avec ceux qui ne nous conviennent pas; à peu près comme le goût nous fait trouver bons les alimens qui sont propres à notre nourriture. Mais notre sceptique se trompe fort, en comparant des choses si différentes, les sens & la raison, le goût pour les objets des sens, & le jugement par lequel on adhère à un dogme. La diversité des goûts naît de la diverse texture des fibres plus grossières ou plus délicates. Ce qui est un plaisir pour celui dont les fibres sont plus fermes & plus dures, devient douleur pour celui dont les fibres sont plus tendres & plus molles. Mais la vérité ne dépend point de la constitution de nos ames pour être ce qu'elle est. Elle est par-tout la même & par-tout uniforme. Il est ridicule d'imaginer que ce qui est erreur pour une ame devienne vérité pour une autre; & cela à cause de la proportion que l'erreur aura avec elle. L'ame est faite pour la vérité, & non pour ce qui n'en a que les apparences. Si Dieu s'est plu à nous révéler certain nombre de vérités, s'il nous a fait une loi de nous appliquer à les connoître; sans

sans doute qu'il a voulu que nous pussions les trouver. Il n'y a point d'apparence que Dieu nous ait condamnés à marcher toujours, sans arriver au terme marqué par lui-même. Or tel est pourtant notre sort ; si Dieu, comme le prétend Bayle, n'a point donné à la vérité des caracteres assez forts pour la faire distinguer de l'erreur, il ne veut pas qu'on ait droit d'accuser d'opiniâtreté ceux qui protestent qu'ils sont dans la bonne foi. Mais parler ainsi, n'est-ce pas méconnoître les profondeurs du cœur humain ? De combien de passions fines & déliées notre cœur n'est-il point la dupe, sans que nous le sachions ? Il n'y a peut-être rien qui nous soit plus inconnu que les secrets ressorts de ses mouvemens. Où Bayle a-t'il pris que la persévérance dans l'erreur n'est point un effet de la corruption du cœur humain, ni quelque passion délicate qui ferme à l'esprit toutes les avenues de la vérité ? Pourquoi veut-il justifier les hommes aux dépens de la divinité, & mettre sur son compte des erreurs qui sont le malheureux fruit de notre malice naturelle ? Il craint d'exposer les errans à la persécution des orthodoxes. Mais pour obvier à ce mal, il n'avoit qu'à distinguer une malice de réflexion, qui calomnie notre conscience, une malice, dont les autres peuvent nous convaincre, d'avec cette au-

126 DE L'INTOLERANCE

tre malice plus cachée , plus profonde , qui se dérobe quelquefois à nos regards. Le magistrat est juge compétent de la première espece de malice ; l'autre ressortit immédiatement au tribunal de Dieu.

Mais si Dieu ne se contente pas des efforts que nous faisons pour découvrir la vérité ; s'il n'agréé pas les hommages que nous rendons à la vérité , quelle qu'elle soit , *réelle ou putative* , il est visible qu'il demande de nous l'impossible ; & en le disant , nous en faisons un tyran. J'en conviens ; mais pourquoi cette prétendue impossibilité ? N'est-ce pas , parce qu'on a posé pour maxime dans la réforme , qu'il n'y a point de juge infaillible de la foi ? Ecoutons raisonner sur cela l'auteur *des avis sur le tableau du Socinianisme* Article 11 p. 20. » Je » pose , dit-il , le principe de la Réforma- » tion , qui est celui du bon sens : c'est » que Dieu ayant donné sa parole aux » hommes afin de les conduire au salut , » & Dieu appelant à ce salut beaucoup » plus de peuple que de grands & de sa- » vans , il s'ensuit nécessairement que ceux » du peuple qui ne sont pas entièrement » privés de sens commun , peuvent se » déterminer sur ces objets fondamentaux » par la lecture de la parole de Dieu. « Ce » principe présupposé , il raisonne ainsi : » Cela étant , il me semble que l'on en » peut

» peut conclurre que tous ces dogmes sur
 » lesquels les Savans ont tant de peine à se
 » déterminer , quoiqu'ils travaillent de
 » bonne foi à leur salut , ne sont pas de
 » cette nécessité absolue dont nous parlons.
 » Car si les savans , qui ne sont pas la mil-
 » lième partie du peuple , trouvent tous
 » ces embarras qui retiennent les plus sa-
 » ges d'entr'eux indéterminés : comment
 » les simples sans étude & sans application
 » pourront-ils voir avec cette certitude
 » que la foi demande , ces objets obscurs
 » & douteux aux savans ? Je crois que
 » l'on peut conclurre après cette réflexion ,
 » que les points fondamentaux de la reli-
 » gion ne sont pas à beaucoup près en si
 » grand nombre que plusieurs se l'imagi-
 » nent aujourd'hui ; autrement je croirois
 » que la voie d'examen , qui est le fon-
 » dement de notre Réformation , seroit un
 » principe impossible au peuple & par
 » conséquent injuste & faux. J'attends
 » avec impatience quelque éclaircissement
 » là-dessus. » Cet éclaircissement , je pen-
 » se , se fera long-tems attendre dans la Ré-
 » forme. C'est-là le langage de Chilling-
 » Worth , de Burnet , de Locke , de tous
 » les tolérans enfin qui ne fondent la tolé-
 » rance des erreurs que sur l'impossibilité où
 » l'on est de s'assurer qu'on a trouvé la véri-
 » té. Tel doit être aussi celui de la Réfor-
 me

128 DE L'INTOLERANCE

me entière. Pourquoi cette distinction d'articles fondamentaux & non fondamentaux, si intimement liée à la constitution ? Auroit-elle quelque fondement dans l'écriture ? Point du tout, comme le démontrent divinement bien les Indifférens. On ne s'est avisé de cet expédient que, parce qu'en renversant le fondement sur lequel se reppoit la foi des peuples, il n'a plus été possible de retenir dans l'unité d'une même foi des esprits une fois émus & abandonnés à eux-mêmes. C'est en vain que la Réforme a travaillé à donner des bornes à leur licence effrénée. Elle a vû avec douleur l'indifférence des religions, fruits malheureux des disputes excitées dans toute la Chrétienté, devenir le terme fatal où enfin a abouti son schisme d'avec Rome. » Il » n'y a, dit M. Bossuet, qu'un seul re- » mède à une si dangereuse maladie, qui » tend manifestement à l'extinction du » Christianisme & de toute religion : c'est » de chercher la vérité, non par sa seule » raison, mais avec l'église, sous son au- » torité, sous sa conduite. Car s'il y a » au monde un fait constant, c'est que » la chercher tout seul, même dans la » sainte écriture, par son propre esprit, » par son propre raisonnement, & non pas » avec le corps & dans l'unité de l'église » se, c'est la source de tous les schismes.

&c

» & de toutes les hérésies : & s'il y a un
 » moyen solide d'éviter ce mal & toute
 » innovation dans la foi , c'est celui de
 » soumettre non pas Dieu & son écriture
 » re , comme on voudroit nous faire ac-
 » croire que nous le pratiquons , mais tout
 » sentiment particulier sur l'intelligence
 » de cette écriture , à celui de l'église
 » universelle : & s'il y a un besoin pres-
 » sant que l'expérience nous rende sensi-
 » ble , c'est celui que nous avons d'un tel
 » secours. « *V. le sixième avertissement sur
 les lettres de M. Jurieu.*

CH A P I T R E X.

*Conséquences qui résultent nécessairement du
 système de l'intolérance exposé dans les cha-
 pitres précédens.*

CE que nous avons dit jusqu'ici tend à
 prouver que l'intolérance ecclésiasti-
 que qui ne veut aucune communication
 avec les Non-Conformistes , entre essentiel-
 lement dans la constitution de la religion
 Chrétienne. Ainsi Locke , Leibniths &
 tous les autres qui par un esprit de paix &
 de charité ont été portés à former des plans
 de réunion , moyennant laquelle tous les
 Chrétiens auroient vécu dans une même
 commu-

130 DE L'INTOLERANCE

communions & se seroient tolérés mutuellement leurs erreurs, ont absolument méconnu l'esprit du Christianisme. L'unité dans les sentimens forme le vrai caractère de l'église que J. C. a fondée. C'est d'elle qu'elle tire toute sa force ; c'est par l'harmonie parfaite avec laquelle tous les membres conspirent dans une même foi, qu'elle est un corps sain, vigoureux & robuste : bien différente en cela du royaume de satan, que J. C. nous représente divisé en lui-même, & dont la division entraîne nécessairement la ruine. La tolérance d'opinions diverses dans les points relatifs à la révélation, frappe sur la constitution même du Christianisme. Elle ne peut avoir lieu par rapport à un article révélé, qu'elle ne doive également l'avoir par rapport à tous les autres. C'est en vain que la réforme a voulu la resserrer dans des articles qu'elle a déclarés elle-même non fondamentaux. Outre que cette distinction n'a point de fondement dans les écritures, il est encore prouvé qu'on ne peut l'admettre, sans donner atteinte à la véracité divine. Autant vaudroit-il ne point croire du tout en Dieu, que de lui donner un démenti sur un article qu'il a révélé. C'est le blesser dans l'endroit le plus sensible & le plus délicat, que de lui disputer sa suprême véracité dans les choses qui
sonn

font émanées de sa bouche , quelles qu'elles soient. L'importance de leur objet n'ajoute rien à la griéveté de l'injure. Je suis surpris que les Calvinistes pardonnent aux Luthériens leurs erreurs , qu'ils les traitent en freres & les admettent à leur communion. Car ou ces erreurs ont leur source dans des passions secretes , telles que l'intérêt , l'orgueil, la présomption , l'entêtement , &c. ou dans un défaut de lumiere suffisante, dans une certaine tournure d'esprit qui ne leur permet pas de les appercevoir. Dans le premier cas elles sont criminelles & dégènerent en hérésie ; & conséquemment ceux qui les soutiennent doivent être bannis de la communion des fidèles. Dans le second cas elles sont innocentes parce qu'elles sont involontaires ; mais ce n'est pas une raison pour communiquer avec ceux qui en sont les partisans. Justifiés aux yeux de Dieu, qui sonde les dispositions les plus intimes des cœurs, ils sont coupables au tribunal des hommes, à qui Dieu interdit toute communication avec les hérétiques, quels qu'ils soient, errans de bonne ou de mauvaise foi. Si la bonne foi dans l'erreur étoit une raison pour communiquer avec ceux à qui on la suppose, il n'y a point d'hérétique, fût-ce un Socinien même, qui n'eût droit d'être admis

132 DE L'INTOLERANCE

admis dans notre communion, la charité nous obligeant à penser favorablement de ceux que nous voyons plongés dans l'erreur. Il suffit donc au Calviniste que le Luthérien ne pense pas comme lui, pour qu'il ne le tolere point dans sa communion. S'il lui donne accès, je ne vois pas qu'il puisse le fermer au Socinien, qui peut avoir autant de bonne foi dans son erreur. La tolérance ne peut être accordée à un hérétique, qu'elle ne doive l'être à tous sans aucune distinction. Il en va ici comme dans les fourches-claudines, où Horennius Ponsius conseilla l'une ou l'autre de ces deux extrémités, ou de bien traiter tous les Romains, ou de les tuer tous. L'expérience montra que son fils qui voulut tenir le milieu n'y entendoit rien. *Ista quidem sententia*, lui dit sagement son pere, *ea est qua neque amicos parat, neque inimicos tollit.* T. Liv. lib. 9. Si toute opposition à une vérité révélée est un sujet légitime de rupture, c'en est fait de la tolérance en fait de dogmes, elle doit être bannie du Christianisme. Rome a raison, & Genève a tort. Mais s'il est des erreurs qu'on doive tolérer, qu'on m'assigne les bornes où la tolérance doit s'arrêter. Si je dois traiter en frere le Luthérien, pourquoi le Socinien est-il pour moi anathème? Les passions, qui dans le Luthérien aveuglent son entendement &

lui

lui font donner à un texte vrai une explication fautive, font les mêmes qui dans le Socinien obscurcissent ses lumières & l'éloignent du vrai sens des écritures. Cependant on veut que Dieu les excuse dans le premier, & qu'il les punisse dans le second. Cette partialité, qu'on s'efforce de donner à Dieu dans la conduite qu'il tient à l'égard des hommes, est absolument démentie par les idées que nous nous formons de sa divinité. S'il punit le Socinien pour ses erreurs, croyons qu'il punira le Luthérien pour les siennes; & que toute la différence qu'il mettra entre le châtimement de l'un & de l'autre, procédera nécessairement du plus ou du moins d'opiniâtreté que l'un & l'autre auront mis dans leurs erreurs.

Ceux qui comme Locke établissent un système de christianisme, d'une si ample latitude, qu'aucuns hérétiques, les Sociniens mêmes, n'en sont exceptés, me paroissent raisonner plus conséquemment que ces tolérans mitigés, qui, par les bornes qu'ils mettent à leur tolérance, semblent la renverser. Mais aussi dans ce système que devient le christianisme avec tous les mystères? Tel est l'inconvénient qui marche à la suite de la tolérance, seule & unique ressource qui reste à ceux qui ne reconnoissent point d'autorité infallible. Mais où

134 DE L'INT. CHRET.

cette autorité manque, tous les ressorts du christianisme se détendent nécessairement; il perd cette consistance propre à contenir ses différentes parties, & il se dissout en une multitude de sectes opposées. Il est donc vrai que le Christianisme ne peut subsister dans toute sa force & son intégrité, qu'autant qu'il se conduit selon les principes d'une intolérance rigide & inflexible qui n'admet point de diversité dans les sentimens. Mais s'il est inexorable pour l'erreur, il est plein de douceur & d'humanité pour ceux qui se laissent infecter de son poison.

Fin du premier Livre.